

La course au trésor

Ellery Queen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Librio

10th
3rd 62nd

*Texte
intégral*

Ellery Queen La course au trésor

suivi de deux autres récits

*Texte
intégral*

Librio

Librio

*Texte
intégral*

*Texte
intégral*

Librio

*Texte
intégral*

Librio

Ellery Queen
La course au trésor
suivi de deux autres récits

Librio
Texte intégral

ŒUVRES PRINCIPALES

Le mystère du théâtre romain
Le mystère de l'éléphant
Le mystère du soulier blanc
Deux morts dans un cercueil
Le mystère égyptien
La mort à cheval
Le mystère des frères siamois
Le mystérieux monsieur X
Le mystère espagnol
La maison à mi-route
Le mystère du grenier
Le mystère de la rapière
Le quatre de cœur
La ville maudite
Il était une vieille femme
Le renard et la digitale
La décade prodigieuse
Griffes de velours
Coup double
L'arche de Noé
Le roi est mort
Lettres sans réponse
Le village de verre
Le cas de l'inspecteur Queen
Le mot de la fin
L'adversaire
Et le huitième jour...
Sherlock Holmes contre Jack l'éventreur
Face à face
Un bel endroit privé
La dernière femme de sa vie
Les dents du dragon
La maison aux étrangers
Les quatre côtés du triangle
Le char de Phaéton

Ellery Queen

La course au trésor

suivi de deux autres récits

Traduit par Alain Glatigny

Texte intégral

Titres originaux

La course au trésor / *The Adventure of the Treasure Hunt*

Ariel contre Caliban / *Mind over Matter*

Le cheval de Troie / *Trojan Horse*

Extraits de *The New Adventures of Ellery Queen*

© Ellery Queen, 1940

LA COURSE AU TRÉSOR

— À terre, cria gaiement le major-général Barrett en sautant à bas de son cheval. Eh bien ! Mr. Queen, qu'est-ce que vous dites de ce genre d'exercice, au saut du lit ?

— Épatant ! dit Ellery, réussissant tant bien que mal à regagner la terre ferme. (Le grand cheval bai qu'il montait se mit à encenser, visiblement soulagé.) Je suis un peu rouillé en équitation, mon général. Nous sommes en selle depuis six heures et demie du matin, ne l'oubliez pas.

Il s'avança en boitillant jusqu'au bord de la falaise et appuya son corps courbaturé contre le petit parapet de pierre.

Harkness descendit à son tour de son cheval rouan :

— En somme, vous êtes habitué à une vie d'aventurier en chambre, Queen ? Ça doit vous gêner quand vous mettez le nez dehors !

Il éclata de rire et Ellery, avec l'animosité irraisonnée des sédentaires, jeta un regard hostile sur sa toison blonde et ses yeux hardis. Après le temps de galop qu'ils venaient de faire, sa large poitrine ne dénotait pas le moindre essoufflement.

— C'est surtout gênant pour le cheval, répliqua Ellery. Quelle vue splendide, mon général ! Vous ne me direz pas que vous avez choisi à l'aveuglette un emplacement pareil. Vous devez avoir au fond de l'âme une fibre poétique.

— Au diable la poésie. Je suis un militaire, moi !

Le vieil officier rejoignit Ellery et jeta les yeux sur l'Hudson qui coulait au fond du ravin ; sa surface d'un bleu verdâtre étincelait sous le soleil matinal. La falaise était abrupte. Elle descendait à pic jusqu'à une étroite bande de plage, beaucoup plus bas, où le général avait aménagé un hangar à bateaux. La seule voie d'accès en était un escalier de pierre qui zigzagait à flanc de rocher.

Un vieillard, assis sur le bord d'une petite jetée, pêchait au pied de la falaise. Il regarda en l'air et, à la grande surprise d'Ellery, se mit debout d'un bond, tandis que sa main droite saluait réglementairement. Sur ce, il se rassit paisiblement et reprit sa pêche.

— C'est Braun, expliqua le général avec un sourire satisfait. Je l'ai eu sous mes ordres au Mexique et il a pris sa retraite d'invalidé chez moi avec Magruder (vous savez : le vieux bonhomme de la loge !). Vous voyez, la discipline ne s'oublie pas. La poésie, ça n'est pas fait pour moi, Mr. Queen. (Il renifla avec dédain.) Ce que j'apprécie dans

ce site, c'est sa valeur militaire. Il commande la rivière. Un vrai West Point(1) en miniature, crebleu !

Ellery se retourna et regarda au-dessus de lui : l'entablement rocheux sur lequel le général avait fait bâtir sa demeure était entouré de trois côtés par des falaises abruptes dont l'escalade était impossible et qui s'élevaient si haut que leurs sommets baignaient dans la brume. Une route très en pente avait été ouverte par-derrière, à la dynamite, au cœur même de la masse rocheuse. Elle descendait en spirale du sommet de la montagne et Ellery avait encore le vertige au souvenir de son arrivée en automobile la veille au soir.

— Vous commandez peut-être la rivière, dit-il sèchement, mais l'ennemi n'aurait pas de mal à vous écraser sous son feu, s'il avait la maîtrise de la route. Vous jugez peut-être ma stratégie puérile, mais...

— Mon pauvre ami, je pourrais défendre le défilé d'accès contre une armée entière ! s'écria le général.

— Et vous avez même de l'artillerie, murmura Ellery regardant avec un sourire un petit canon placé à côté d'un mât de pavillon et dont la bouche béait au-dessus du parapet.

— Le général prend ses dispositions contre la révolution, sourit Harkness nonchalamment. Nous vivons une époque troublée.

— Vous n'avez aucun respect pour les traditions, vous autres sportifs, répliqua sèchement le général. Vous savez bien que ce canon sert pour le salut aux couleurs. Vous ne vous moquez pas de celui qui est là-bas à la Pointe, n'est-ce pas ? Chez moi, conclut-il de sa voix de champ de manœuvres, on n'amènera jamais nos glorieuses couleurs autrement.

— Est-ce que mon fusil à éléphants ne pourrait pas remplir le même rôle ? demanda en souriant le chasseur de gros gibier.

— Ne l'écoutez pas, Mr. Queen, fit le général agacé. Nous ne le supportons à nos week-ends que parce que c'est un ami du lieutenant Fiske... C'est bien dommage que vous soyez arrivé trop tard hier pour assister à notre petite cérémonie. C'est assez émouvant ! Vous verrez cela ce soir au coucher du soleil. Il faut bien maintenir les vieilles traditions. C'est un des buts de ma vie, Mr. Queen. Je suis peut-être un vieil imbécile...

— Oh ! pas le moins du monde, s'empressa de dire Ellery. Les traditions sont l'épine dorsale d'une nation, chacun sait cela.

Harkness ricana, mais le général eut l'air satisfait. Ellery connaissait bien ce genre d'hommes : officier en retraite, trop vieux pour le service, mais qui se languissait hors de la vie militaire. D'après ce que Bill Fiske, le futur gendre du général, lui avait dit en route, Barrett avait été un officier enthousiaste, mais assez borné. Il avait rapporté dans sa nouvelle vie civile le plus de souvenirs possible du bon vieux temps. Ses domestiques même étaient de vieux soldats et la

maison, remplie de reliques de trois guerres, était organisée comme une caserne.

Un groom vint prendre les chevaux et ils traversèrent à pied les pelouses qui les séparaient de la maison.

« Le major-général Barrett doit rouler sur l'or », pensait Ellery chemin faisant. Il avait déjà pu s'en convaincre. Dans le jardin, il y avait une piscine en mosaïque, un splendide solarium, un stand de tir et la maison contenait une pièce réservée aux armes dont la variété était remarquable.

— Mon général !... dit une voix agitée. (Ellery leva la tête et aperçut le Lieutenant Fiske qui courait vers eux ; son uniforme, contre son habitude, était en désordre.) Puis-je vous parler en particulier un instant, mon général ?

— Naturellement, Richard. Excusez-moi, Messieurs !

Harkness et Ellery s'écartèrent. Le lieutenant dit quelque chose au général en agitant nerveusement les bras et le vieillard pâlit. Sans un mot de plus, les deux hommes prirent le pas de course en direction de la maison, le général se dandinant comme un vieux jars effarouché.

— Je me demande ce qui prend à Dick ? fit Harkness en les suivant de loin ainsi qu'Ellery avec plus de dignité.

— Ça doit être un coup de Léone, risqua Ellery. Cela fait longtemps que je connais Fiske et cette jolie fille du régiment est la seule influence qui ait jamais pu le faire sortir de son assiette. J'espère que ce n'est rien de grave !

— Ce serait dommage, dit le robuste chasseur en haussant les épaules. Le week-end s'annonçait reposant. J'ai eu ma suffisance de sensations fortes à ma dernière expédition.

— Vous avez eu des ennuis ?

— Mes porteurs m'ont plaqué et la crue du Niger a fait le reste. J'ai tout perdu. Bien heureux encore de m'en tirer vivant. Tiens, voilà Mrs. Nixon ! Est-il arrivé quelque chose à Miss Barrett ?

Une grande jeune femme pâle, avec des cheveux roux et des yeux couleur d'ambre, abandonna son magazine et les regarda.

— À Léone ? Je ne l'ai pas encore vue ce matin. Pourquoi ? (Elle ne manifestait qu'un intérêt modéré.) Oh ! Mr. Queen, votre horrible jeu d'hier soir m'a donné des insomnies la moitié de la nuit. Comment parvenez-vous à dormir avec tous ces fantômes de gens assassinés qui doivent vous hanter ?

— Ce qui me gêne, dit Ellery en souriant, ce n'est pas de trop peu dormir, Mrs. Nixon, mais de dormir trop. Je suis un flemmard invétéré et je n'ai pas plus d'imagination qu'une bûche. Vous avez eu des cauchemars ? C'est l'indice d'une conscience troublée.

— Était-ce vraiment indispensable de prendre nos empreintes digitales, Mr. Queen ? Après tout, un jeu est un jeu...

Ellery éclata de rire :

— Je m'engage à détruire à la première occasion mes petites archives anthropométriques improvisées. Non merci, Harkness, l'alcool ne me dit rien si tôt dans la journée.

— Queen ! appela le lieutenant Fiske du porche. (Ses joues brunes étaient terreuses et marbrées et il se raidissait visiblement.) Voudriez-vous ?...

— Que se passe-t-il, lieutenant ? demanda Harkness.

— Est-il arrivé quelque chose à Léone ? fit Mrs. Nixon.

— Mais rien du tout. Que voudriez-vous qu'il lui soit arrivé ?

Le jeune officier sourit, prit Ellery par le bras et l'entraîna vers l'escalier. Il avait cessé de sourire :

— Il est arrivé une chose dégoûtante, Queen.

Nous... nous ne savons pas quoi faire. C'est une chance que vous soyez là. Vous saurez peut-être...

— Allons, allons, du calme ! dit doucement Ellery. Qu'est-il arrivé ?

— Vous vous souvenez de ce collier de perles que Léone portait hier soir ?

— Ah ! ah ! dit simplement Ellery.

— C'était mon cadeau de fiançailles. Il me venait de ma mère. (Le lieutenant se mordit la lèvre.) Je ne suis pas... enfin, vous comprenez qu'un lieutenant est incapable d'acheter des colliers de perles avec son traitement. Je voulais faire à Léone un cadeau... important. C'est peut-être stupide. En tout cas, j'attachais une grande valeur sentimentale aux perles de ma mère... et...

— En somme, vous cherchez à m'apprendre que les perles ont disparu ? dit Ellery quand ils furent arrivés au haut de l'escalier.

— Eh, oui ! Le diable les emporte !

— Combien valent-elles ?

— Vingt-cinq mille dollars. Mon père avait une belle fortune autrefois.

Ellery soupira. Le destin, dans son mystérieux laboratoire, avait décidé que, toute sa vie, il devrait coudoyer, avec des yeux aux aguets, les infirmes, les bancals et les aveugles. Il alluma une cigarette et suivit l'officier dans la chambre de Léone.

L'allure du major-général Barrett n'avait rien de martial ; il n'était plus qu'un gros vieillard aux épaules voûtées. Léone, elle, avait pleuré, et Ellery pensa aussitôt, sans que cela eût de rapport avec la question, qu'elle avait essuyé ses larmes avec le bord de son peignoir. Mais son menton révélait de la décision et ses yeux brillaient. Elle courut vers Ellery avec tant de soudaineté qu'il faillit lever le bras pour se mettre en garde.

— On a volé mon collier ! dit-elle rageusement. Mr. Queen, il faut le retrouver. Il le faut, entendez-vous ?

— Léone, ma chérie ! commença le général d'une voix faible.

— Non, papa. Si le coupable est déshonoré, tant pis pour lui. Ça m'est égal. Dick attache un grand prix à ce collier et moi aussi. Je n'ai aucune envie de le laisser tranquillement voler sous mon nez, sans lever le petit doigt pour le récupérer.

— Mais, ma chérie, fit le lieutenant, très ennuyé. En somme, vos invités...

— Tant pis pour mes invités comme pour les vôtres, dit la jeune fille en secouant la tête. Le code de la civilité puérile et honnête ne dit nulle part qu'un voleur a droit à l'impunité uniquement parce qu'il se trouve être votre invité.

— Il me semble pourtant plus raisonnable de soupçonner un de vos domestiques.

Le général releva la tête comme mû par un ressort :

— Mon cher Richard, fit-il dédaigneusement, vous pouvez renoncer à cette idée... Je n'ai personne à mon service que je ne connaisse depuis vingt ans au moins. J'ai en eux une confiance absolue. J'ai eu mille preuves de leur honnêteté et de leur dévouement.

— Comme je suis un des invités en question, dit gaiement Ellery, je pense avoir le droit de donner mon avis. Les crimes se découvrent tôt ou tard, dit-on, mais une petite enquête adroite n'y nuit pas. Votre fiancée a tout à fait raison, lieutenant. Quand avez-vous découvert le vol, Miss Barrett ?

— Il y a une demi-heure, en me réveillant. (Léone montra du doigt la coiffeuse à côté de son lit à baldaquin.) Je me frottais encore les yeux quand j'ai vu que les perles avaient disparu. Le couvercle de mon coffret à bijoux était levé, comme vous voyez.

— Et le coffret était fermé quand vous vous êtes couchée hier soir ?

— Mieux encore. Attendez. Je me suis réveillée ce matin à six heures. J'avais soif. Je me suis levée pour chercher un verre d'eau et je me rappelle très nettement que le coffret était fermé à ce moment. Je me suis rendormie aussitôt.

Ellery s'avança jusqu'à la coiffeuse et examina le coffret. Après quoi, il exhala une bouffée de fumée et dit :

— C'est une chance. Il est en ce moment un peu plus de huit heures. Vous avez donc découvert le vol vers huit heures moins le quart à peu près. Les perles ont donc été volées entre six heures et sept heures trois quarts. Avez-vous entendu quelque chose, Miss Barrett ?

Léone sourit d'un air confus.

— J'ai le sommeil horriblement lourd, Mr. Queen. Vous vous en apercevrez, Dick ! Depuis des années, je soupçonne que je dois ronfler, mais personne n'a jamais...

Le lieutenant rougit. Le général dit :

— Voyons, Léone ! sans beaucoup de conviction.

Léone fit une grimace et se remit à pleurer, cette fois-ci sur l'épaule du lieutenant.

— Que diantre devons-nous faire ? grogna le général. Nous ne pouvons pas... enfin, sacrebleu ! il est impossible de fouiller les gens. Sale affaire ! Si les perles n'avaient pas une pareille valeur, je leur dirais volontiers bon voyage et on n'en parlerait plus.

— Il est assez inutile de fouiller vos invités, mon général, dit Ellery. Aucun voleur n'aurait la sottise de porter son butin sur lui. Il s'attendrait trop sûrement à ce qu'on fasse venir la police, et la police n'a pas la réputation d'être sensible aux délicatesses des conventions mondaines.

— La police, dit Léone d'une voix émue en levant la tête. Ô mon Dieu ! Ne pouvons-nous pas...

— Je crois, interrompit Ellery, que nous pouvons nous débrouiller sans elle, pour le moment tout au moins. D'un autre côté, il faudrait faire des recherches dans la propriété... Voyez-vous un inconvénient à ce que je furète un peu partout ?

— Absolument aucun inconvénient, articula Léone. Mr. Queen, allez-y !

— Soyez tranquille. À propos, qui est au courant de la chose, à part nous quatre... et le voleur ?

— Pas une âme.

— Parfait ! Donc, aujourd'hui, la discrétion s'impose absolument. Je vous demande de faire comme si rien ne s'était passé. Le voleur saura bien que nous jouons la comédie, mais lui-même sera forcé d'en faire autant et peut-être...

Il tira pensivement sur sa cigarette :

— Si vous vous habilliez et rejoigniez vos invités, Miss Barrett ? Allons, allons, chère amie, ne faites pas cette figure. Vous avez l'air aussi triste que votre homonyme de Wimpole Street(2).

— À vos ordres ! dit Léone, essayant de sourire.

— Vous, Messieurs, vous allez m'aider. Empêchez tout le monde de monter à cet étage pendant que je joue au limier. Je ne tiens pas à ce que Mrs. Nixon par exemple me prenne sur le fait en train d'inspecter son soutien-gorge.

— Oh ! s'écria tout à coup Léone, dont le sourire s'effaça.

— Qu'y a-t-il ? demanda le lieutenant d'une voix anxieuse.

— C'est que... Dorothy Nixon est complètement à la côte. Elle a terriblement besoin d'argent... Non, c'est dégoûtant ce que je dis là. (Léone rougit.) Mon Dieu, mais je suis à moitié nue ! Allons, je vous en prie, sauvez-vous !

— Rien, dit Ellery, au lieutenant Fiske après le petit déjeuner. Le

collier n'est pas dans la maison.

— Zut ! dit l'officier. Vous en êtes sûr ?

— Tout à fait, j'ai visité toutes les chambres, la cuisine, le solarium, l'office, la salle des armes. J'ai même visité la cave du général.

Fiske se mordilla pensivement la lèvre. Léone l'appela gaiement.

— Dorothy, Mr. Harkness et moi allons prendre un bain dans la piscine. Dick, vous venez ?

— Allez-y, je vous en prie, murmura Ellery. Pendant que vous y serez, lieutenant, fouillez donc aussi cette piscine, ajouta-t-il.

Fiske parut étonné. Puis, il acquiesça d'un air menaçant et suivit ses amis.

— Vous n'avez rien trouvé, hein ? demanda d'une voix morose le général qui arrivait. Je vous ai aperçu en train de parler à Richard.

— Rien encore. (Ellery jeta un coup d'œil sur la maison où les invités étaient allés se mettre en costume de bain, puis en direction de la rivière.) Si nous descendions là-bas, mon général ? J'ai quelques questions à poser à Braun, votre vieux domestique.

Ils descendirent avec précaution les marches de pierre à flanc de coteau et arrivèrent à la petite plage. Le vieux retraité astiquait paisiblement les cuivres de la vedette à moteur du général.

— Bonjour, mon général ! dit Braun, se mettant au garde à vous.

— Repos ! fit le général d'un air sombre. Braun, ce Monsieur désire vous poser quelques questions.

— Oh ! des questions très simples, dit Ellery en souriant. Braun, ce matin, à huit heures, je vous ai aperçu en train de pêcher. Depuis combien de temps étiez-vous sur la jetée ?

— Ma foi, M'sieur, répondit le vieillard en se grattant le bras gauche, tout l'un dans l'autre, depuis cinq heures et demie. Ça mord de bonne heure, vous savez. J'ai fait une bonne pêche.

— Est-ce que vous avez eu constamment l'escalier dans votre champ visuel ?

— Mais oui, M'sieur.

— Quelqu'un est-il descendu par là ce matin ? (Braun secoua sa tignasse grise.) Ou alors, quelqu'un s'est-il approché du côté de la rivière ?

— Personne, M'sieur.

— A-t-on jeté ou laissé tomber quelque chose du haut de la falaise, ici ou dans l'eau ?

— Si on l'avait fait, j'aurais entendu du bruit, M'sieur. Non, M'sieur, on n'a rien jeté.

— Merci. Oh ! à propos, Braun, restez-vous ici toute la journée ?

— Euh !... seulement jusqu'au début de l'après-midi. À moins que la vedette ne soit sortie.

— Alors, vous ouvrirez l'œil. Le général tient particulièrement à

savoir si quelqu'un descendra cet après-midi. Si vous voyez quelqu'un, ouvrez l'œil et faites votre rapport.

— Est-ce que c'est un ordre du général, M'sieur ? demanda Braun avec un coup d'œil matois.

— Oui, Braun, soupira le général. Rompez !

— Et maintenant, dit Ellery, regrimpant les marches en compagnie du général, voyons ce que nous apprendra l'ami Magruder.

Magruder était un vieux géant irlandais, aux joues tannées et aux yeux de sergent-major. Il habitait un petit cottage mal entretenu, à côté de la seule entrée de la propriété.

— Non, M'sieur ! affirma-t-il, il n'y a pas eu un chat par ici de toute la matinée. Personne n'est entré, personne n'est sorti !

— Qu'est-ce qui vous en rend si certain, Magruder ?

L'Irlandais se raidit :

— De six heures moins le quart à sept heures et demie, j'étais assis là, juste en face de la grille, à nettoyer les fusils du général. Et après ça, je taillais les haies.

— Tout ce que dit Magruder est parole d'évangile, fit sèchement le général.

— D'accord, d'accord ! répliqua Ellery d'un ton conciliant. Bien entendu, mon général, c'est ici le seul endroit par où une voiture puisse quitter la propriété ?

— Comme vous voyez.

— Oui, oui. Quant à la falaise... Il faudrait être un lézard pour escalader cette paroi rocheuse. Très intéressant. Merci, Magruder.

— Alors ? demanda le général, tandis qu'ils retournaient vers la maison.

Ellery fronça le sourcil.

— Le point essentiel de toute enquête, mon général, c'est de savoir quelles éventualités vous pouvez éliminer. Dans ces conditions, notre petite poursuite devient passionnante. Vous m'avez dit que vous aviez une absolue confiance dans vos domestiques ?

— Absolue.

— Alors, réunissez tous ceux que vous pourrez et faites-leur passer au peigne fin chaque centimètre carré de la propriété. Heureusement, elle n'est pas immense, et la chose ne sera pas trop longue.

— Hum !... (Les narines du général frémirent.) Sacrebleu, c'est une idée ! Je vois, je vois. Parfait, Mr. Queen. Vous pouvez avoir confiance en mes hommes. Tous de *vieux* soldats. Ça va les amuser. Et les arbres ?

— Pardon !

— Les arbres, mon garçon, les arbres ! Les fourches, voyons : excellentes cachettes.

— Oh ! fit gravement Ellery, les arbres. Je vous en prie, faites-les

examiner aussi.

— Laissez-moi faire, dit le général d'un air décidé.

Il s'éloigna, faisant feu des quatre fers.

Nonchalamment, Ellery se dirigea vers la piscine remplie de corps vigoureux et s'assit sur un banc en observateur. Mrs. Nixon agita son fort joli bras et plongea, suivie par un géant bronzé qui se révéla être Harkness quand ses cheveux frisés réapparurent ruisselants d'eau. Une forme mince et élancée surgit de l'eau, juste aux pieds d'Ellery et du même élan escalada la margelle de la piscine.

— Ça y est ! murmura Léone, souriant d'un air ravi et semblant attendre les compliments d'Ellery.

— Quoi donc ? murmura-t-il, lui rendant son sourire.

— Je les ai fouillés.

— Fouillés !... Je ne comprends pas.

— Tous les hommes sont donc intrinsèquement idiots ! (Léone se pencha en arrière en secouant ses cheveux.) Pourquoi pensiez-vous que j'avais proposé un bain ? Pour faire déshabiller tout le monde ! Je n'ai eu qu'à me glisser dans une ou deux chambres avant de les rejoindre ici. J'ai fouillé tous nos vêtements. Le voleur aurait pu glisser les perles dans la poche de quelqu'un qui ne s'en serait pas douté. Résultat... néant.

Ellery la regarda :

— Ma chère amie, félicitations ! Au fond, Miss Barrett, j'aimerais être votre Browning... Et leurs costumes de bain ?...

Léone rougit. Pourtant, elle répliqua avec fermeté :

— C'était un grand collier à six rangs. Si vous croyez possible que Dorothy Nixon l'ait sur elle en ce moment sous un maillot comme le sien...

Ellery regarda Mrs. Nixon :

— Je reconnais, fit-il en riant, que, dans la tenue que vous portez tous actuellement, il vous serait difficile de dissimuler même une aile de mouche ! Tiens, vous voilà, lieutenant ! Bon bain ?

— Très mauvais, dit Fiske, s'appuyant le menton sur la margelle.

— Comment, Dick ? s'écria Léone. Je croyais que vous trouviez l'eau excellente.

— Votre fiancée, murmura Ellery, vient de m'apprendre que vos perles ne sont pas dans la piscine.

Mrs. Nixon, sur ces entrefaites, allongea une gifle à Harkness, replia sa jambe nue, plaça son talon nacré sous le large menton du nageur et poussa de toutes ses forces. Harkness éclata de rire et s'enfonça.

— Cochon ! dit aimablement Mrs. Nixon en sortant de l'eau.

— C'est bien votre faute, dit Léone. Je vous avais prévenue que ce costume de bain était provocant.

— Écoutez ! dit le lieutenant d'un air sombre : On entend parler.

— Que voulez-vous, commença Mrs. Nixon, je ne m'attendais pas à rencontrer Tarzan en week-end. (Elle s'arrêta court.) Que diable font ces gens là-bas ? Ils sont à plat ventre !

Tout le monde regarda à la fois. Ellery soupira.

— Je crois que le général s'est lassé de notre compagnie et dirige une espèce de « Kriegspiel » avec ses vétérans. Est-ce que cela le prend souvent, Miss Barrett ?

— Ils font de l'école du fantassin, dit rapidement le lieutenant venant à la rescousse.

— C'est un jeu stupide, dit gaiement Mrs. Nixon en ôtant son bonnet. Que faisons-nous cet après-midi, Léone ? Tâchons de trouver quelque chose de passionnant !

— J'aimerais bien jouer à un jeu passionnant, Mrs. Nixon, à condition que vous en soyez, dit Harkness en riant et en grimant hors de la piscine à la façon d'un grand singe.

Le soleil brillait sur son torse nu.

— Quel animal ! dit Mrs. Nixon. Que pourrions-nous faire ? Donnez-nous une idée, Mr. Queen.

— Mon Dieu ! fit Ellery, moi je ne sais pas trop. Une course au trésor ? C'est un peu démodé, mais cela a l'avantage de ne pas être trop fatigant pour les méninges.

— Ça m'a tout l'air d'une roserie, ça, dit Léone, mais je crois que c'est une idée. Organisez-nous cela, Mr. Queen.

— Une course au trésor ? (Mrs. Nixon pesait la proposition.) Hum !... Ça n'a pas l'air mal. Tâchez au moins que le trésor en vaille la peine. Je suis fauchée.

Ellery, en train d'allumer une cigarette, s'arrêta et jeta son allumette :

— Puisque vous me désignez... Ce sera pour quand ? Après déjeuner ? (Il sourit.) Autant faire cela sérieusement. J'arrangerai les pistes et le reste. Restez tous dans la maison, vous autres. Je ne veux pas qu'on m'espionne. D'accord ?

— Nous nous remettons entre vos mains, dit gaiement Mrs. Nixon.

— Il a de la veine ! soupira Harkness.

— Alors, à tout à l'heure.

Ellery s'éloigna en direction de la rivière. Il entendit la voix fraîche de Léone conseillant à ses invités de rentrer vite s'habiller pour le déjeuner.

À midi, le major-général Barrett le trouva debout près du parapet, contemplant distraitemment la rive opposée du bras de mer, à un demi-mille de là. Les joues du vieil officier étaient congestionnées et ruisselantes de sueur. Il paraissait fatigué et furieux.

— Le diable emporte ces gredins de voleurs ! Je commence à croire

que Léone l'a seulement perdu, s'exclama-t-il avec un manque complet de logique, en épongeant son crâne chauve.

— Vous ne l'avez pas retrouvé ?

— Pas la moindre trace.

— Alors, où l'aurait-elle perdu ?

— Oh ! flûte !... Vous avez raison. Je commence à en avoir par-dessus la tête de toute cette fichue affaire. Quand je pense qu'un de mes invités, sous mon propre toit...

— Qui a parlé d'un invité, mon général ? soupira Ellery.

Les yeux du vieux soldat étincelèrent.

— Hein ! Quoi ? Que voulez-vous dire ?

— Rien. Vous ne savez rien. Je ne sais rien. Personne, sauf le voleur, ne sait rien. Il ne faut pas tirer trop vite de conclusions, mon général. Voyons, dites-moi : la recherche a été faite consciencieusement ? (Le général acquiesça avec un grognement.) Vous avez examiné le cottage de Magruder ?

— Bien sûr, bien sûr !

— Les écuries ?

— Mon cher monsieur...

— Les arbres ?

— Les arbres aussi, fit sèchement le général. Absolument tout.

— Très bien.

— Pourquoi très bien ?

Ellery parut surpris :

— Mon cher général, mais c'est magnifique. Je ne m'étonne pas. À vrai dire, je m'y attendais. Nous avons affaire à quelqu'un de très fort...

— Comment ? fit le général stupéfait, vous savez ?...

— D'une façon concrète, fort peu de chose. Mais j'entrevois une lueur. Vous devriez rentrer chez vous, mon général, et vous rafraîchir. Vous êtes fatigué et vous aurez besoin de toute votre énergie pour cet après-midi. Nous organisons un jeu de société.

— Ô mon Dieu ! dit le général, qui se dirigea vers la maison en hochant la tête.

Ellery le regarda disparaître.

Il s'assit ensuite sur le parapet et se plongea dans ses pensées.

— Mesdames et Messieurs, commença Ellery quand tout le monde fut réuni à deux heures sous la véranda, j'ai consacré les deux heures qui viennent de s'écouler à un travail intense. J'offre volontiers cette contribution à la bonne humeur générale et, en échange, je ne réclame que votre coopération sans réserve.

— Bravo ! fit le général d'un air morne.

— Allons, allons, mon général, ne faites pas l'ours. Bien entendu, vous connaissez tous le jeu dont il s'agit ? (Ellery alluma une cigarette.) J'ai caché le « trésor » quelque part. Mais j'ai tracé, au figuré, une piste qui y mène : une piste embrouillée, comprenez-vous ? Vous devez la suivre étape par étape ; à chaque étape, j'ai déposé une indication qui, bien interprétée, doit vous mener à l'étape suivante. La course sera naturellement gagnée par les gens à l'esprit rapide. Ce jeu donne une prime à l'intelligence.

— Alors, je suis battue d'avance, dit Mrs. Nixon d'un air contrit.

Elle portait un chandail collant et un pantalon long encore plus collant. Ses cheveux étaient noués d'un ruban bleu.

— Pauvre Dick ! gémit Léone. Je sens qu'il va falloir que nous fassions équipe ensemble. À lui tout seul, il n'arriverait même pas à la première étape.

Fiske sourit.

— Si on a le droit de faire des équipes, dit Harkness, je me mets avec Mrs. Nixon. Vous allez rester tout seul, mon général.

— Vous préféreriez peut-être rester entre vous, jeunes gens ? dit le général avec espoir.

— À propos, fit remarquer Ellery, tous les indices consistent en citations.

— Oh ! mon Dieu ! gémit Mrs. Nixon, vous voulez dire des citations dans le genre de « Rien ne sert de courir... ».

— Oui... Si vous voulez. Oui, c'est cela. Ne vous occupez pas de la source de la citation. Il n'y a que les mots mêmes qui aient une utilité pour vous. Prêts ?

— Une seconde, intervint Harkness. Quel est le trésor ?

Ellery jeta sa cigarette éteinte dans un cendrier.

— C'est une surprise. Allons, à vos marques. Je vais vous donner la première indication. Elle est empruntée à la plume de notre vieil ami le doyen Swift, mais cela n'a pas d'intérêt. Voici la citation : (Tous se penchèrent pleins d'attention.) « Il est bon qu'un poisson nage d'abord dans l'eau. »

— Hum ! fit le général. Complètement idiot.

Il se renfonça sur sa chaise, mais les yeux couleur d'ambre de Mrs. Nixon étincelèrent et elle se leva d'un bond.

— C'est tout ? cria-t-elle. Mais ça ne présente pas la moindre difficulté, Mr. Queen. Venez, Tarzan.

Elle se mit à courir à travers les pelouses suivie de Harkness qui riait.

Ils se dirigèrent vers le parapet.

— Pauvre Dorothy ! soupira Léone. Elle a de bonnes intentions, mais on ne peut pas dire que ce soit un aigle. Elle part dans la mauvaise direction, naturellement.

— Probablement, vous lui conseilleriez de faire demi-tour, murmura Ellery.

— Voyons, Mr. Queen, il est bien évident que vous n'avez pas l'intention de nous faire fouiller tout l'Hudson. Par conséquent, c'est à une étendue d'eau plus limitée que vous avez pensé.

Elle s'enfuit à toutes jambes.

— J'y suis ! s'écria le lieutenant Fiske, essayant de la rejoindre.

— Votre fille est remarquable, mon général, dit Ellery suivant le couple des yeux. Je commence à penser que Dick Fiske a une chance extraordinaire.

— Elle a l'intelligence de sa mère, dit le général d'un air soudainement heureux. Ma parole, ça commence à m'intéresser.

Il quitta rapidement le porche.

Ils trouvèrent Léone en train de dégonfler avec satisfaction un gros poisson de caoutchouc encore ruisselant de son séjour dans la piscine.

— Et voilà, dit-elle. Venez, Dick, faites bien attention. Non, mon chéri, pas maintenant... Mr. Queen nous regarde ! Qu'est-ce que cela ? *Ensuite, il doit nager dans du beurre !* Du beurre, du beurre... Ça veut dire l'office, naturellement.

Elle s'enfuit comme un trait en direction de la maison, le lieutenant courant à sa suite.

Ellery replaça le morceau de papier dans le poisson, regonfla celui-ci, reboucha la valve et rejeta l'objet dans la piscine.

Dans l'office, ils trouvèrent Léone à genoux devant le vaste frigidaire, en train d'extraire un bout de papier d'une jarre de beurre.

— Pouah ! dit-elle en fronçant le nez, vous auriez pu trouver autre chose que du beurre. Lisez ça, Dick, je suis dégoûtante !

Le lieutenant Fiske lut pompeusement la troisième citation :

— Après quoi, ventrebleu ! il doit nager dans du bon bordeaux.

— Mr. Queen, vous devriez avoir honte. C'est bien trop facile !

— Ça deviendra plus difficile petit à petit, répliqua Ellery.

Il regarda le jeune couple s'élancer dans la cave et remit le bout de papier dans la jarre. Le général et lui refermèrent derrière eux la porte de la cave, juste au moment où les pas de Mrs. Nixon résonnaient dans l'office.

— Je veux bien être pendu si Léone n'a pas déjà oublié son collier, murmura le général qui l'observait du haut des marches. Ah ! les femmes... !

— Cela m'étonnerait bien, murmura Ellery.

— Hourra ! cria Léone. J'y suis... Qu'est-ce que c'est, Mr. Queen ? du Shakespeare ?

Elle avait déniché un autre bout de papier entre deux bouteilles poussiéreuses et fronçait le sourcil en le déchiffrant.

— Lisez-le, Léone, demanda Fiske.

— *Sous l'arbre vert.* (Elle remet lentement le papier en place.) Ça devient, en effet, plus difficile ! Qu'appelle-t-on l'arbre vert, papa ?

— Je n'en sais fichtre rien, soupira le général. Je n'en ai jamais entendu parler. Et vous, Richard ?

Le lieutenant garda un air dubitatif.

— Tout ce que je sais à propos d'arbres verts, dit Léone songeuse, c'est qu'on en parle dans *Comme il vous plaira* et dans un roman de Thomas Hardy. Mais...

— Venez, Tarzan ! cria Mrs. Nixon au-dessus de leurs têtes. Ils sont encore là. Ôtez-vous de là, Messieurs, si vous nous barrez la route, ce n'est plus de jeu.

Léone fit une grimace. Mrs. Nixon dégringola les marches, suivie de Harkness qui riait toujours, et arracha le papier du casier à bouteilles. Elle s'assombrit soudain :

— C'est de l'hébreu pour moi.

— Montrez ! (Harkness jeta un coup d'œil sur le papier et rit de bon cœur.) Bravo ! Queen, fit-il. « *Chlorosplenium aeruginosium* ». Dans la jungle, on est forcé de connaître un peu la botanique. J'ai vu des tas de fois cet arbre dans la propriété.

Il grimpa l'escalier en courant et, adressant un nouveau sourire à Ellery et au major-général, il disparut.

— Zut ! s'écria Léone, entraînant la troupe à sa poursuite.

Quand ils le rejoignirent, il s'appuyait contre l'écorce d'un énorme et très vieux chêne et lisait un bout de papier en se grattant le menton. Le tronc était d'un vert vif qui avait une apparence fungoïde(3).

— Du vert d'arbre ! s'écria Mrs. Nixon. C'était vraiment astucieux, Mr. Queen !

Léone avait l'air dépité.

— Dire que c'est un homme qui a gagné. Je ne vous en aurais jamais cru capable, Mr. Harkness. Que dit le papier ?

Harkness le lut tout haut :

— *Il cherche ce qu'il vient de lancer loin de lui.*

— Qui cherche quoi ? gémit le lieutenant. C'est trop ambigu.

— Il est évident que le pronom « il » ne peut désigner la personne qui a trouvé le papier, dit Harkness. Queen ne pouvait pas savoir si ce ne serait pas une femme. Donc... Évidemment !

Il s'enfuit vers la maison en se frappant le front.

— Cet homme m'agace, dit Léone. Dickie, vous n'avez donc aucune disposition ? Il va encore falloir que nous le suivions. Mr. Queen, vous êtes rosse !

— Je vous prends à témoin, mon général, dit Ellery, que ce n'est pas moi qui ai tenu à ce jeu.

Ils galopèrent déjà tous à la poursuite de Harkness, Mrs. Nixon en tête, ses cheveux roux dénoués flottant au vent comme une oriflamme.

Ellery arriva à la véranda, suivi par le général essoufflé, juste à temps pour voir Harkness qui tenait à bout de bras quelque chose qu'il tâchait de soustraire aux mains avides de Mrs. Nixon.

— Non, non. Cela revient au vainqueur.

— Comment avez-vous deviné, espèce de chameau ? s'écria Léone. Harkness abaissa son bras. Il tenait une cigarette à demi consumée.

— C'était logique. La citation devait s'appliquer à Queen lui-même. Or, la seule chose que je lui ai vue « venir de lancer loin de lui », c'est ce mégot qu'il a jeté tout à l'heure avant le départ.

Il déchira la cigarette. Dissimulé dans le tabac tout près du bout de liège, il y avait un minuscule rouleau de papier. Il le lissa et déchira le message qui y était griffonné.

Il le relut lentement une deuxième fois.

— Pour l'amour de Dieu, Tarzan, trépigna Mrs. Nixon, ne faites pas la rosse. Si vous ne devinez pas, laissez-nous essayer.

Elle lui arracha le papier et le lut à haute voix : « *cherchant jusque dans la bouche du canon* ».

— La bouche du canon ? haleta le général, mais...

— Ça, c'est un jeu d'enfant ! s'écria en riant la jeune femme rousse qui s'enfuit en courant.

Quand ses amis la rejoignirent, ils la trouvèrent à cheval sur le canon qui servait à l'envoi des couleurs et commandait la rivière.

Elle paraissait embarrassée.

— En voilà une idiotie ! se plaignit-elle. La bouche du canon ! Comment, diable, voulez-vous que nous cherchions quelque chose dans la bouche d'un canon quand celle-ci surplombe le vide à soixante-quinze pieds au-dessus de l'Hudson ? Reculez un peu ce sale engin, lieutenant !

Léone se tordait de rire :

— Que vous êtes bête ! Est-ce que vous croyez que Magruder charge ce canon par la bouche ? Il y a une culasse !

Le lieutenant Fiske tripota adroitement le mécanisme et en un clin d'œil eut fait pivoter le bloc de culasse qui, s'ouvrant comme un coffre-fort, démasqua un orifice circulaire. Il y plongea la main et ouvrit une bouche stupéfaite :

— Le trésor ! hurla-t-il. Nom d'un chien ! Dorothy, vous avez gagné !

Mrs. Nixon se laissa glisser à bas du canon :

— Donnez, donnez ! bredouilla-t-elle comme une gamine surexcitée.

Elle repoussa sans façon le lieutenant et retira de la chambre à obus un paquet d'étoupe grasse.

— Qu'est-ce que c'est ? cria Léone, se pressant contre elle.

— Je... Mais Léone, c'est trop gentil... (Soudain, son sourire ravi

s'évanouit :) Je me disais bien que c'était trop beau. Un trésor ! Plutôt, en effet...

— Mes perles ! s'écria Léone.

Elle arracha le collier neigeux à Mrs. Nixon et le serra contre sa poitrine, se tournant vers Ellery avec un regard déconcerté.

— Sacrebleu !... ça, par exemple ! dit à mi-voix le général. C'était vous qui les aviez prises, Queen ?

— Pas exactement, dit Ellery. Restez tranquilles, je vous en prie. Oui, vous tous, Mrs. Nixon et Mr. Harkness ne sont peut-être pas au courant. Voyez-vous, on a volé ce matin les perles de Miss Barrett.

— Volé ?

Les sourcils de Harkness s'élevèrent.

— Volé ! s'écria Mrs. Nixon d'une voix étranglée. Alors, c'est pour cela...

— Oui, dit Ellery. Suivez-moi bien. Quelqu'un escamote un collier de grande valeur. Le problème qui se pose est de le faire sortir de la propriété. Le collier s'y trouve-t-il encore ? Il s'y trouve, il doit nécessairement s'y trouver. Il n'y a en effet que deux moyens de quitter la propriété : la route, à l'entrée de laquelle est située la loge de Magruder, et la rivière à vos pieds. Partout ailleurs, les falaises sont à pic et l'escalade impossible. En outre, leur crête est si élevée qu'il serait difficile à un complice, disons, de laisser descendre une corde et de hisser le butin... Or, dès avant six heures, Magruder surveillait la route, et Braun, la rivière. Aucun d'eux n'a vu âme qui vive, et Braun affirme qu'on n'a rien lancé du parapet sur la plage ou dans la rivière, et que sinon il aurait entendu un bruit de chute ou un éclaboussement d'eau. Puisque, par conséquent, le voleur n'a fait aucune tentative pour se débarrasser des perles par les deux seules voies possibles, il est clair qu'elles étaient encore dans l'enceinte de la propriété.

Le visage de Léone était maintenant pâle et crispé, et elle fixait attentivement Ellery. Le général était gêné.

— Mais le voleur, continua Ellery, devait avoir un plan, un plan qui pût l'affranchir de toutes les contingences matérielles. Sachant que le vol serait découvert immédiatement, il devait s'attendre à une arrivée rapide de la police et en tenir compte ; en général, on n'accepte pas sans regimber la disparition d'un collier de vingt-cinq mille dollars. S'il s'attendait à l'arrivée de la police, il s'attendait à une fouille ; et s'il s'attendait à une fouille, il n'avait pas pu compter dissimuler son larcin dans un endroit facile à découvrir comme ses vêtements, ses bagages, la maison ou d'autres cachettes analogues. Certes, il aurait pu avoir eu l'intention de creuser un trou quelque part et d'y enterrer les perles, mais je ne croyais pas cela probable, car, dans cette hypothèse, il se serait toujours trouvé en face du même problème : faire sortir les perles d'une propriété minutieusement

surveillée. D'ailleurs, j'ai fouillé la maison dans tous ses recoins et les domestiques ont fouillé tout le parc et tous les communs... C'était une garantie. Nous n'avons pas appelé la police, nous avons fait nous-mêmes son métier. Et nous n'avons rien trouvé.

— Mais..., commença le lieutenant Fiske d'un air intrigué.

— Un instant, je vous prie. Il était donc clair que le voleur, quel que fût son plan, avait écarté toute utilisation *normale* de la route et de la rivière pour faire sortir les perles de la propriété. Comptait-il les emmener sur lui ou les adresser par poste à un complice ? C'était peu probable s'il s'attendait à une surveillance policière et à une enquête. En outre, il faut se rappeler qu'il avait délibérément prémédité et exécuté ce vol, un détective étant présent dans la maison. Sans que je prétende être particulièrement redoutable, vous conviendrez que dans ces circonstances notre voleur devait être audacieux et intelligent. J'estimais être en droit de penser que, quel que fût son plan, il devait être, lui aussi, audacieux et intelligent, ni banal ni grossier.

» Mais si le voleur avait renoncé aux moyens normaux pour se débarrasser de son larcin, il avait dû imaginer des moyens anormaux, qui pourtant utilisassent une des deux seules issues possibles. Je me souvins alors que la rivière pouvait être utilisée dans ce même but, d'une manière si innocente que le succès serait certain même si tout un régiment d'infanterie montait la garde. Et je fus sûr que c'était la bonne solution.

— Le canon ! murmura Léone.

— Précisément, Miss Barrett, le canon ! En préparant un paquet contenant les perles, en ouvrant la culasse du canon, en introduisant le paquet dans l'âme et en s'en allant, le voleur avait résolu élégamment le problème. Les perles quitteraient sans difficulté la propriété. À condition d'avoir quelques notions de balistique et d'instruction militaire, tout le monde sait qu'un canon comme celui-ci, utilisé pour saluer les couleurs, tire à blanc. Il n'y a pas d'obus, mais une simple charge de poudre qui explose avec beaucoup de bruit et un peu de fumée.

Mais la poudre, bien que destinée essentiellement en pareil cas à faire du bruit, possède une certaine force propulsive, faible, mais suffisante pour le projet du voleur. Magruder, par conséquent, quand il serait venu ce soir au coucher du soleil, aurait glissé une cartouche à blanc dans la culasse, aurait tiré la cordelette et... Boum ! les perles auraient disparu dans un nuage protecteur de fumée et auraient parcouru une vingtaine de pieds horizontalement : juste ce qu'il fallait pour qu'elles franchissent la plage et tombent dans la rivière.

— Mais comment ?... bégaya le général, rouge comme une tomate.

— De toute évidence, il fallait que le paquet pût flotter. Ce devait être une boîte en aluminium ou en métal à la fois robuste et léger. Il

fallait aussi un complice ; quelqu'un aurait rôdé sur l'Hudson en bateau au coucher du soleil, aurait repêché le récipient et serait gaiement reparti. À cette heure-là, Braun n'est pas de service, m'a-t-il dit, d'ailleurs je ne pense pas qu'il aurait rien remarqué à cause du bruit et de la fumée du coup de canon.

— Un complice, rugit le général. Je vais téléphoner...

Ellery soupira :

— C'est déjà fait, mon général. J'ai téléphoné au poste de police le plus proche à une heure, et je l'ai prévenu de faire bonne garde. Notre homme sera à son poste au coucher du soleil et si vous exécutez à l'heure dite votre petite cérémonie, on le pincera la main dans le sac.

— Mais où est la boîte, le récipient ? demanda le lieutenant.

— Oh ! en lieu sûr, dit sèchement Ellery.

— Vous l'avez cachée ? Mais pourquoi ?

Ellery continua quelques instants à fumer paisiblement en silence.

— Voyez-vous, dit-il enfin, le petit dieu du hasard veille sur les gens comme moi. Hier soir, nous avons fait une partie de « murder ». Pour rendre le jeu plus réaliste, et pour expliquer une question de méthode, j'ai relevé les empreintes de chacun avec mon petit nécessaire portatif. Je n'avais pas détruit les documents. Cet après-midi, avant notre course au trésor, j'ai découvert la boîte dans le canon. Bien entendu, j'avais déjà deviné la cachette, mais je cherchais une confirmation de ma théorie. Devinez ce qu'il y avait sur la boîte ? Des empreintes digitales ! (Ellery fit une grimace.) C'est bête, n'est-ce pas ? Mais notre astucieux voleur était si sûr de lui qu'il ne lui était pas venu à l'idée qu'on pourrait découvrir une cachette avant le coup de canon. Il a été insouciant. C'était un jeu d'enfant de comparer les empreintes de la boîte avec les échantillons rassemblés la veille. (Il fit une pause.) Eh bien ? dit-il.

Il y eut un silence qui dura plusieurs secondes. Dans le silence, on entendait le claquement du drapeau.

Desserrant ses mains, Harkness dit enfin d'un ton léger :

— D'accord, je suis fait.

— Ah ! dit Ellery, comme c'est aimable à vous !

Au coucher du soleil, tout le monde entourait le canon ; le vieux Magruder tira la cordelette et le canon tonna pendant que le pavillon descendait. Le major-général Barrett et le lieutenant étaient figés en un garde-à-vous impeccable. L'écho répercuta plusieurs fois la détonation, emplissant l'air d'un fracas de tonnerre.

— Regardez ce type ! cria soudain, une seconde plus tard, Mrs. Nixon, penchée sur le parapet et qui regardait dans le vide. On dirait un moustique tournant en rond.

Ils suivirent son regard. À leurs pieds, l'Hudson brillait comme un miroir d'acier poli, réfléchissant les derniers rayons cuivrés du soleil. La rivière était déserte, à l'exception d'un petit canot à moteur ; le pilote dirigeait son embarcation de-ci, de-là, dessinant des courbes incertaines, surveillant anxieusement la surface de l'eau. Soudain, il leva la tête et aperçut les gens qui l'observaient ; avec une hâte surprenante, il fit demi-tour et s'élança vers la rive opposée.

— Je continue à ne pas comprendre, gémit Mrs. Nixon. Pourquoi avez-vous renoncé à le faire arrêter, Mr. Queen ? C'est pourtant un criminel.

Ellery soupira.

— D'intention seulement. D'ailleurs, c'est Miss Barrett qui me l'a demandé. Je ne puis dire que je le regrette. Certes, je ne défends nullement Harkness et son complice qui est sans doute un pauvre diable que notre astucieux ami a convaincu de l'aider, mais je suis assez heureux que Miss Barrett n'ait pas été trop vindicative. Harkness a été gâté, corrompu par la vie qu'il a menée ; ce n'est pas tout à fait sa faute. Quand on passe la moitié de sa vie dans la jungle, la morale du monde civilisé s'émousse. Il avait besoin d'argent : il a volé les perles sans hésitation.

— Il est assez puni comme cela, dit Léone doucement. Presque autant que si nous l'avions livré à la police au lieu de le mettre seulement à la porte. Sa carrière mondaine est finie. Comme j'ai retrouvé mes perles...

— C'est un problème intéressant, dit rêveusement Ellery. Je pense que vous avez tous compris la signification de notre course au trésor.

Le lieutenant Fiske gardait l'air perplexe.

— Je suis sans doute stupide, mais je ne comprends toujours pas.

— Allons, allons... Quand j'ai proposé ce jeu, je n'avais pas d'intentions profondes. Mais peu à peu, quand j'eus compris que les perles étaient cachées dans le canon, j'entrevis un moyen de tendre un piège au voleur, grâce à notre jeu. (Il sourit à Léone, qui lui rendit son sourire.) Miss Barrett a été ma complice. Je lui ai demandé discrètement de débiter avec brio pour dépister les soupçons et de ralentir par la suite. L'utilisation du canon m'avait fait soupçonner Harkness qui s'y connaît en armes à feu. Je voulais l'éprouver. Harkness s'est trahi. Il a repris l'avance que Miss Barrett avait perdue. Il a fait preuve de beaucoup d'astuce en déchiffrant l'indication de l'arbre vert et de beaucoup d'observation à propos de ma cigarette. Ce n'était pas si facile, remarquez bien. Puis, tout à coup, il a été arrêté par l'énigme la plus simple de toutes. Il n'a pas compris ce que signifiait la « bouche du canon... ». Même Mrs. Nixon (pardonnez-moi, chère Madame !), avait deviné. Pourquoi Harkness hésitait-il à aller vers le canon ? Il ne pouvait y avoir à cela qu'une raison : il savait ce

qu'il y avait dedans.

— Mais tout cela semble bien superflu, objecta le lieutenant. Puisque vous aviez ses empreintes, l'affaire était réglée. Pourquoi cette mise en scène ?

Ellery lança son mégot par-dessus le parapet.

— Mon garçon, dit-il, savez-vous jouer au poker ?

— Bien sûr.

— Oh ! le chenapan, cria soudain Léone, à l'intention d'Ellery. Voulez-vous dire...

— C'était du bluff, fit mélancoliquement Ellery. Du simple bluff. Il n'y avait pas d'empreintes sur la boîte !

ARIEL CONTRE CALIBAN

L'inspecteur Queen, de la brigade criminelle, était inconsolable lorsque Paula Paris vint lui rendre visite dès son arrivée à New York. Elle pouvait comprendre sans peine son état d'esprit, car elle débarquait de l'avion de Hollywood, dans le seul but d'assister au match en quinze rounds qui devait opposer ce soir-là, au Stadium, Mike Brown, mettant en jeu son titre de champion du monde, et son challenger Jim Coyle.

— Mon pauvre ami ! dit Paula. Et toi ? l'homme de génie, ajouta-t-elle à l'intention de Mr. Ellery Queen, tu ne regrettes pas qu'il n'y ait plus une seule place à louer pour le match ?

— Oh ! moi, je suis un porte-malheur, répliqua le grand homme d'un ton morose. Si j'y allais, une catastrophe quelconque se produirait sûrement. Pourquoi voudrais-je y aller ?

— Je croyais qu'on allait à des matches de boxe justement pour assister à des catastrophes.

— Oh ! je ne veux pas parler de petits accidents comme un knock-out. Non, je pensais à quelque chose de pire.

— Il a peur que quelqu'un ne descende quelqu'un d'autre, expliqua l'inspecteur.

— Il me semble que c'est bien ce qui arrive à chaque fois, dit son fils.

Ne fais pas attention à ce qu'il dit, Paula, coupa l'inspecteur impatienté. Voyons, vous qui êtes dans le journalisme, vous ne pourriez pas me faire avoir un billet ?

— Prenez-en un pour moi aussi pendant que vous y serez, grogna Mr. Queen.

Miss Paris sourit et téléphona incontinent à Phil Maguire, le célèbre rédacteur sportif ; elle mit tant de persuasion dans ses paroles que Mr. Maguire passa les prendre le soir dans son vieux petit roadster et que tout le monde s'en fut de concert au Stadium pour assister à la bagarre.

— À votre avis, Maguire, qu'est-ce que le match va donner ? demanda respectueusement l'inspecteur Queen.

— À mon avis, le champion devrait avoir facilement le petit Coyle. Maguire haussa les épaules.

— Phil a une dent contre le champion, fit Paula en riant. Phil et Mike Brown ne sont plus du tout copains depuis que Mike a décroché

le titre.

— Ça n'a rien de personnel, remarquez, dit Phil Maguire. Vous vous rappelez Kid Bérès, le petit Cubain ? Ça se passait au temps où Ollie Steam poussait Mike pour le lancer dans les grands matches. Vous comprenez, le match était du chiqué. Mike savait que c'était du chiqué, le Kid aussi ; tout le monde savait que c'était du chiqué et que Kid Bérès devait faire semblant d'être knock-out au sixième round. Eh bien, malgré ça, Mike s'est donné ; il lui est si bien rentré dedans qu'il a à moitié tué le Kid par plaisir. Le Kid a passé un mois à l'hôpital. Quand il en est ressorti, ça n'était plus qu'un débris.

Maguire eut un sourire en coin et klaxonna doucement pour avertir un vieillard qui traversait la rue. Il sursauta soudain et dit :

— Probable que la tête de Mike ne me revient pas, c'est tout !

— À propos de chiqué..., commença Mr. Queen.

— Qu'est-ce qui parlait de chiqué ? demanda innocemment Maguire.

— Si tout est régulier, prédit Mr. Queen d'une voix lugubre, Coyle va mettre le champion en bouillie. Il n'en fera qu'une bouchée. Il tient à gagner le titre, le gaillard !

— Bien sûr !

— Enfin, sapristi ! fit l'inspecteur souriant, qui va gagner ce soir ?

Maguire lui rendit son sourire.

— Vous connaissez la cote, pas vrai ? On donne le champion à trois contre un.

Tandis qu'ils entraient dans le parc à autos qui faisait face au Stadium, Maguire grogna :

— Quand on parle du loup...

Il venait de reculer et son petit roadster s'était rangé contre une énorme limousine douze cylindres, couleur sang de bœuf.

— Ce qui veut dire ? demanda Paula Paris.

— La locomotive rouge... là, à côté de nous, fit Maguire en riant. C'est la bagnole du champion, ou plutôt de son manager Ollie Stearn. Ollie la prête à Mike. L'auto de Mike est au clou.

— Je croyais que le champion était riche, dit Mr. Queen.

— Plus maintenant. Tout est embrouillé par des procès. Le salaud a des douzaines de procès sur les bras.

— Il va pourtant rouler sur l'or demain, fit pensivement l'inspecteur. Il va ramasser plus d'un demi-million de dollars.

— Il n'en touchera pas un sou, répliqua le journaliste. Vous devez connaître son épouse bien-aimée. Vous savez bien, Ivy, l'ancienne danseuse nue, celle qui était si dodue. Eh bien, Ivy et les créanciers de Mike vont tout rafler. On y va ?

Mr. Queen aida Miss Paris à descendre de voiture et lança négligemment son pardessus en poil de chameau sur le siège arrière.

Ne laisse pas ton manteau, ici, Ellery, protesta Paula. On te le volera sûrement.

— Ça ne fait rien, il est fichu. Je me demande d'ailleurs pourquoi je l'ai pris par cette chaleur.

— Venez, venez donc ! dit Phil Maguire qui semblait pressé.

Vue des places réservées à la presse, auprès du ring, l'assistance ne faisait qu'une seule masse compacte d'humanité hurlante. Deux poids coq s'escrimaient dans les cordes.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Mr. Queen sur le qui-vive.

— Le public est venu voir de l'artillerie lourde en action et pas des fusils à bouchons ! expliqua Maguire. Regardez donc le programme.

— Six combats préliminaires, murmura l'inspecteur Queen. Tous entre de bons boxeurs. Qu'est-ce que ces crétins ont à râler ?

— Des coqs, des welters, des poids légers et un combat de poids moyens pour finir.

— Et alors ?

— Alors, ça ne suffit pas. Les amateurs sont venus pour voir deux costauds s'étriper. Ils ne veulent pas être agacés par une collection de puces, même si ce sont de bonnes puces... Hé ! Bonne-journée !

— Qui est-ce ? demanda Miss Paris avec curiosité.

— Tout le monde connaît Bonne-journée, répondit l'inspecteur avant que Maguire eût pu ouvrir la bouche. Il gagne sa vie à parier. C'est un des plus gros parieurs de New York.

Bonne-journée était assis quelques rangs plus loin, un élégant panama posé en arrière sur les bourrelets de graisse de sa nuque. Son visage bouffi avait la teinte d'un pudding au riz et ses yeux rappelaient deux grains de raisin sec. Il salua Maguire d'un signe de tête et se tourna à nouveau vers le ring.

— En période normale, sa figure est de la couleur d'un bifteck cru, dit Maguire. Il y a quelque chose qui le tourmente.

— Il doit flairer quelque chose de louche, dit Ellery Queen d'un air sombre.

Maguire regarda le grand homme du coin de l'œil. Il sourit soudain :

— Tiens, voilà Madame la Championne en personne. C'est Ivy Brown. Elle n'est pas mal, hein ?

La dame s'avancait entre les fauteuils au bras d'un petit homme tout racorni qui mâchait nerveusement un grand cigare vert éteint. La femme du champion était un magnifique animal, au visage de camée florentin. Le petit homme la conduisit à un siège, s'inclina avec déférence et s'éclipsa.

— Est-ce que ce petit type n'est pas Ollie Steam, le manager de

Brown ? demanda l'inspecteur.

— Exact ! répondit Maguire. Vous avez pigé la comédie ? Mike et Ivy ne vivent plus ensemble depuis deux ans et Ollie trouve que ça ne vaut rien pour la publicité. Alors, en public, il prodigue ses égards à la femme du champion. Qu'est-ce que vous en dites, Paula ? C'est toujours intéressant d'entendre le point de vue des femmes.

— Je vais peut-être vous paraître rosse, murmura Miss Paula, mais, à mon avis, c'est une mégère trop bien habillée, avec des instincts de louve ! De plus, elle ne sait pas se maquiller. Elle est ordinaire... très ordinaire.

— En tout cas, l'argent qu'elle coûte n'est pas ordinaire, lui. Mike veut divorcer depuis longtemps, mais Ivy tient d'abord à faire rentrer l'oseille et Mike en a récolté son temps ! Dites donc, il va falloir que je travaille.

Et Maguire se pencha sur sa machine à écrire. La nuit était complètement tombée, la foule grondait et Mr. Ellery Queen, le célèbre détective, se sentait mal à l'aise. Son long corps était, à la lettre, tendu comme une corde à violon. Cette sensation lui était familière et présageait toujours un danger. Il y avait du meurtre dans l'air.

Le challenger monta le premier sur le ring. Il fut salué par une clameur semblable au grondement d'une rivière en crue qui emporte un barrage.

Miss Paris eut une exclamation admirative :

— Ça, c'est un vrai de vrai.

Elle avait raison. Jim Coyle était un géant de six pieds et demi, presque beau avec ses épaules d'une largeur incroyable, ses longs muscles lisses et sa peau bronzée. Il frottait ses joues mal rasées en adressant un sourire juvénile à ses admirateurs frénétiques.

Son manager, Barney Hawks, le suivit sur le ring. Hawks était grand, mais il semblait minuscule auprès de son poulain.

— Quel hercule ! murmura Miss Paris dans un souffle. As-tu jamais vu un corps pareil, Ellery ?

— La question est plutôt de savoir s'il arrivera à maintenir son corps debout ! répliqua Mr. Queen avec dépit. Voilà ce qui compte, ma petite.

— Il est rapide pour un homme de son poids, fit Maguire. Plus qu'on ne croirait avec une masse pareille à déplacer. Mike Brown doit être encore plus rapide, mais Jim a pour lui sa taille et son allonge. Firpo était bâti de la même façon.

— Voilà le champion ! s'écria l'inspecteur Queen.

Un homme grand et laid s'avança lentement entre les rangées de

fauteuils et grimpa sur le ring. Son manager, un petit homme chétif et tout ridé, l'y suivit et se mit à arpenter le tapis, mâchant toujours son cigare éteint.

Des sifflets retentirent.

— On siffle le champion ! s'écria Paula. Pourquoi donc ?

— Parce que tout le monde le déteste ! fit Maguire en souriant. Parce que c'est une sale brute, prétentieuse et malhonnête, qui cogne comme un sourd et qui a à peu près autant de sensibilité qu'une pierre. Il n'y a pas d'autre raison, ma chère !

Brown mesurait six pieds deux pouces ; il avait le physique d'un gorille avec sa poitrine large et velue, ses grands bras, ses épaules voûtées et ses grands pieds plats. Son visage était cruel et comme tuméfié. Il ne prêtait attention ni au public hostile ni à son adversaire plus jeune, plus grand et plus robuste d'aspect. Cette inhumaine machine à boxer semblait distraite et absorbée.

Mais Mr. Queen qui avait le don d'observer les détails sans importance aperçut ses puissantes mâchoires se contracter légèrement de temps à autre sous ses joues tannées.

De nouveau, Mr. Queen se raidit, plus attentif que jamais.

Quand le gong retentit pour annoncer le début du troisième round, l'œil gauche du champion était presque invisible au milieu d'une meurtrissure violacée ; ses lèvres fendues saignaient et sa poitrine simiesque haletait comme un soufflet de forge.

Trente secondes plus tard, il était acculé dans un angle du ring et offrait au-dessus d'eux l'image même d'une bête aux abois. Ils pouvaient distinguer la marque des coups qui traçaient sur son dos, au-dessus du caleçon, une floraison écarlate.

Brown se replia sur lui-même, se couvrant, essayant de garder son menton, mais le grand Jim Coyle bondit en avant. Les gants du géant parurent s'enfoncer dans la chair de Brown. Le champion s'abattit en avant, immobilisant les impitoyables bras d'acier de son adversaire.

L'arbitre les sépara. Brown à nouveau s'accrocha à Coyle. Ils semblaient danser une valse.

La foule entonna « Le Beau Danube bleu » et l'arbitre intervint à nouveau et apostropha sévèrement Brown.

— Quel faux jeton ! dit Phil Maguire en souriant.

— Qui donc ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda l'inspecteur Queen intrigué.

— Ouvrez bien l'œil, vous allez voir !

Le champion leva sa tête meurtrie et envoya à Coyle un faible direct du gauche. Le géant éclata de rire.

Le champion alla au tapis.

— Bien joué ! dit Maguire avec admiration.

À neuf, tandis que les hurlements de la foule retentissaient à ses oreilles tuméfiées, Mike Brown se releva en titubant. Coyle s'avança sans bruit et, de toutes ses forces, lui décocha une douzaine de coups au corps. Les genoux du champion fléchirent. Un uppercut éclair à la pointe du menton le fit rouler à terre comme une masse.

Cette fois, il ne se releva pas.

— Il a fait cela assez adroitement, susurra Maguire.

Le Stadium hurlait sa joie ; sa soif de carnage était satisfaite. Paula semblait légèrement incommodée. À quelques rangs de là, Bonne-journée sauta sur ses pieds, jeta de tous côtés des regards affolés et s'élança vers la sortie en jouant des coudes.

— Bonne-journée n'est pas content ! chantonna Maguire.

Le ring était rempli de policemen, de soigneurs, d'officiels. Jim Coyle, à demi submergé par un raz-de-marée vociférant, riait comme un gamin. Dans le coin du champion, Ollie Steam pétrissait lentement le torse pantelant de son poulain évanoui.

— Les enfants, dit Phil Maguire qui se leva en s'étirant, j'ai rarement vu un coup mieux monté, et j'en ai vu pas mal dans ma vie.

— Sapristi ! Maguire, dit Mr. Queen agacé, moi aussi j'ai des yeux. Qu'est-ce qui peut vous donner une telle certitude que Brown a délibérément sacrifié son titre ?

— Vous êtes peut-être un génie en d'autres domaines, répliqua Maguire, en riant, mais pour la boxe, il faudra repasser.

— Pourtant, objecta l'inspecteur au milieu du vacarme, j'ai eu l'impression que Brown s'est bien fait sonner.

— Mais oui, bien sûr ! railla Maguire. Écoutez bien, mes pauvres agneaux, Mike Brown a une des meilleures droites qu'on ait jamais vues. S'en est-il servi, ce soir ? Même une seule fois ?

— Je dois dire que non, reconnut Mr. Queen.

— Naturellement. Pas une seule fois. Et il a pourtant eu une douzaine d'occasions, pendant le deuxième round surtout. Jim Coyle a toujours une garde trop basse. Et malgré ça, qu'a fait Mike ? Il a mis sa fameuse droite en conserve et s'est entêté à se servir de sa gauche, qui est tellement faiblarde qu'il n'arriverait même pas à repousser Paula avec. Il s'est couvert, il s'est accroché, il s'est fait dérouiller tant qu'il a pu... Bien sûr, ça avait l'air régulier. Pourtant, l'ex-champion l'a fait au chiqué.

On aidait le gorille à descendre du ring. Il avait l'air maussade et éreinté. Un petit groupe le suivait en riant, le petit Ollie Stearn écartait nerveusement la foule. Mr. Queen observa attentivement la femme de Brown ; la grassouillette Ivy, pâle et furieuse, suivait précipitamment son époux.

— Il me semble que je me sois trompé, soupira-t-il.

— Pourquoi ? demanda Paula.

— Oh ! pour rien.

— Écoutez, dit Maguire, il faut que j'aille voir un type pour lui parler de quelqu'un, mais je vous retrouverai dans la loge de Coyle et nous irons faire une petite bringue. Jim a promis aux copains de faire avec eux la tournée des grands-ducs.

— Oh ! que j'aimerais cela ! s'écria Paula. Mais on ne nous laissera pas entrer.

— À quoi vous sert-il d'être avec un flic, alors ? Montrez-lui le chemin, inspecteur !

La silhouette mince de Maguire s'éclipsa. Ellery sentit une légère démangeaison du cuir chevelu. Il fronça les sourcils et prit le bras de Paula.

La loge du nouveau champion était pleine de fumée, de gens et de vacarme. Étendu sur une table et ressemblant à Gulliver au pays de Lilliput, le jeune Coyle se laissait masser. Il répondait aux questions avec bonne humeur, souriait aux appareils photographiques, s'assouplissait les épaules. Barney Hawks courait de l'un à l'autre, le col déboutonné, distribuant paternellement des cigares.

La foule était si tassée qu'elle débordait dans la salle des douches. Le sol était jonché de bouteilles vides et, près de la fenêtre de la salle des douches, refoulés dans un coin, cinq hommes faisaient un poker d'as avec un calme imperturbable.

L'inspecteur dit un mot à Barney Hawks et le manager les présenta au nouveau champion qui jeta un coup d'œil sur Paula.

— Dites donc, Barney, fit-il, si on nous laissait un peu entre nous ?

— D'accord, d'accord ! C'est toi le champion maintenant, mon petit !

— Allons, les gars, vous avez assez de photos pour vous durer toute la vie. Comment a-t-il dit que vous vous appeliez, ma jolie ? Paris ? En voilà un nom !

— Vous, c'est « Couzzi », n'est-ce pas ? demanda froidement Paula.

— Touché ! répliqua le jeune homme en riant. Allons, les gars, décanillez... Il faut que je m'entraîne avec Madame. Assez d'embrocation comme cela, Louie. Il m'a à peine touché.

Coyle se laissa glisser de la table, et Barney Hawks s'efforça d'expulser les gens de la salle des douches où finalement Coyle entra après avoir empoigné quelques serviettes et lancé une œillade assassine à Paula. Il referma la porte et on entendit le sifflement joyeux de la douche.

Phil Maguire apparut cinq minutes plus tard. Il était en nage et titubait légèrement.

— Heil Hitler ! hurla-t-il. Où est le champion ?

— Me voilà ! fit Coyle en ouvrant la porte et en frictionnant sa poitrine nue avec une serviette. (Une autre lui ceignait les reins.) Tiens, c'est le vieux Phil ! Je suis prêt tout de suite. Dis donc, c'est à toi la belle poupée ? Autrement je me mets sur les rangs !

— Dépêche-toi, mon vieux. La cinquante-deuxième rue nous attend.

— D'accord. Et vous, Barney, vous venez ?

— Allez vous amuser, répondit le manager d'un ton paternel. Moi, j'ai des questions d'argent à discuter avec la direction.

Il entra en sautillant dans la salle des douches et en ressortit, son chapeau sur la tête et son manteau de poil de chameau sur le bras ; il envoya un baiser plein d'affection à Coyle et disparut.

— Tu ne vas pas rester ici pendant qu'il s'habille ? dit Mr. Queen à Paula avec quelque aigreur. Allons, viens. Tu peux aussi bien attendre ton héros dans le hall.

— Bien, M'sieur ! répliqua-t-elle avec soumission.

Coyle pouffa de rire.

— T'en fais pas, mon petit gars, je ne vais pas te la soulever. Les poules, c'est pas ça qui manque !

Mr. Queen, avec fermeté, entraîna Paula au dehors.

— Nous les retrouverons à l'auto, dit-il sèchement.

— Bien, M'sieur ! répéta Paula.

En silence, ils atteignirent l'extrémité du corridor et tournèrent dans une allée qui les amena au-dehors dans la rue. De l'allée, Mr. Queen pouvait, par la fenêtre de la salle des douches, apercevoir la loge : Maguire avait sorti une bouteille et Coyle, l'inspecteur et lui levaient leurs verres. L'athlétique Coyle, en petite tenue, était... enfin...

Mr. Queen hâta le pas en entraînant Paula. Ils traversèrent la rue et gagnèrent le parc à autos. Les voitures en sortaient lentement, mais la grande limousine rouge d'Ollie Steam était encore à côté du roadster de Maguire.

— Mon pauvre Ellery ! fit doucement Paula, que tu es bête !...

— Écoute, Paula, je n'ai pas envie de discuter ce que...

— Qu'est-ce que tu croyais que j'allais dire ? Je parlais de ton pardessus ! Idiot ! Je t'avais bien dit qu'on te le volerait !

Mr. Queen jeta un coup d'œil dans le roadster. Le pardessus avait disparu.

— Oh ! ça n'a pas d'importance ; d'ailleurs, je voulais le donner. Écoute-moi un peu, Paula, si tu t'imagines un seul instant que je puisse être jaloux d'une espèce de... Paula ! Qu'est-ce que tu as ?

Les joues de la jeune femme avaient pris une teinte grisâtre sous les puissantes lampes à arc. D'un doigt qui tremblait, elle désignait la

limousine rouge sang-de-bœuf.

— Là... dedans... C'est... On dirait Mike Brown !

Mr. Queen jeta un rapide coup d'œil sur le siège arrière. Puis, il dit :

— Grimpe dans l'auto de Maguire, Paula, et regarde d'un autre côté.

Tremblante, elle monta dans le roadster.

Ellery ouvrit la portière de l'auto rouge.

Mike Brown roula à ses pieds et ne bougea plus.

Un instant plus tard, l'inspecteur, Maguire et Coyle arrivèrent en riant aux éclats d'une histoire racontée par Maguire d'une voix pâteuse.

Maguire s'arrêta net.

— Ça, par exemple... Qui est-ce ?

Coyle, lui, y alla carrément.

— Est-ce que ce n'est pas Mike Brown ?

— Ôtez-vous de là, Jim ! fit l'inspecteur en s'agenouillant à côté d'Ellery.

Phil Maguire eut un glapissement et bondit vers le plus proche téléphone. Paula Paris se glissa hors du roadster de Maguire et suivit ce dernier, se rappelant brusquement sa profession.

— Est-il... est-il... demanda Coyle d'une voix étranglée.

— Il a son compte, répliqua sans ambages l'inspecteur. Eh bien, où est donc passée la petite ? Allons, aidez-moi à le retourner.

On le retourna et il resta étendu sur le dos, fixant d'un œil glacé l'aveuglante lumière qui tombait des lampes à arc. Il était entièrement habillé ; son chapeau mou était encore enfoncé jusqu'aux oreilles et un pardessus boutonné, en tweed gris, l'enveloppait. Une dizaine de coups de couteau, au ventre et à la poitrine, avaient traversé le pardessus.

Le sang avait coulé abondamment : le manteau en était encore tout humide et poisseux.

— Le corps est encore tiède, dit l'inspecteur. Ça s'est passé il y a quelques minutes seulement.

Il se releva et fixa sans la voir la foule qui s'était amassée.

— Peut-être..., commença le champion passant sa langue sur ses lèvres, peut-être que...

— Que quoi, Jim ? demanda l'inspecteur en se tournant vers lui.

— Oh ! Rien...

— Rentre donc chez toi, mon petit. Que ça ne gâche pas ta soirée.

Coyle serra les dents.

— Je préfère rester.

L'inspecteur siffla.

La police arriva et Phil revint, accompagné de Paula. Ollie Stearn,

d'autres gens encore traversèrent la rue ; la foule s'épaississait, tandis que Mr. Ellery Queen se glissait dans l'intérieur de l'auto de Stearn.

L'arrière de la limousine rouge ressemblait à un abattoir. Du sang inondait le drap du siège, ainsi que le tapis froissé et souillé par la lutte. Un gros bouton de pardessus, auquel un fragment de tissu adhéraient encore, traînait sur les coussins à côté d'un manteau en poil de chameau chiffonné.

Mr. Queen se saisit du manteau. C'était bien de là que provenait le bouton. Le devant du manteau était couvert de sang, comme la victime. Mais les taches étaient espacées. Mr. Queen posa le manteau sur le siège et le boutonna. Les taches se rejoignirent. Quand il le déboutonna à nouveau, elles se séparèrent et, du côté des boutons, la tache avait une limite rectiligne, espacée d'un pouce de la ligne des boutons.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda l'inspecteur, passant la tête dans l'auto.

— Le manteau de l'assassin !

— Montre un peu.

— Ça ne t'apprendra rien sur son propriétaire. C'est un manteau assez bon marché et le revers a été arraché ; il n'y a pas d'étiquette du tailleur. Comprends-tu ce qui a dû se passer ici, papa ?

— Quoi donc ?

— Bien entendu, le crime a été commis dans l'auto. Ou bien Brown et l'assassin sont entrés en même temps dans l'auto, ou bien Brown était là le premier et son meurtrier est arrivé ensuite, ou bien encore l'assassin l'y attendait. En tout cas, l'assassin portait ce manteau.

— Comment le sais-tu ?

— Parce qu'il y a ici des traces de lutte ; d'une lutte si sauvage que Brown a arraché un des boutons du manteau que portait son agresseur. Au cours de la bataille, Brown a été poignardé à plusieurs reprises. Il a perdu beaucoup de sang. Le sang a inondé non seulement son manteau mais celui de l'assassin. D'après la disposition des taches, le manteau de l'assassin était certainement boutonné pendant la lutte ; donc, l'assassin le portait.

— Et il l'a laissé pour qu'on ne lui voie pas un pardessus taché de sang, approuva l'inspecteur. Il a enlevé tout ce qui aurait pu nous éclairer sur son identité.

La voix tremblante de Paula s'éleva dans le dos de l'inspecteur :

— Ellery, est-ce que ce ne serait pas ton manteau en poil de chameau ?

Mr. Queen lui lança un regard bizarre.

— Non, Paula, répliqua-t-il.

— De quoi parlez-vous ? demanda l'inspecteur.

— Ellery a laissé son pardessus dans l'auto de Phil avant le match,

expliqua Paula. Je lui avais dit qu'il se le ferait voler, et c'est ce qui est arrivé. Et voilà qu'on retrouve à côté un manteau en poil de chameau !

— Ce n'est pas le mien, répéta patiemment Mr. Queen. Le mien a certaines caractéristiques qui manquent à celui-là : une brûlure de cigarette à la deuxième boutonnière et un trou à la poche droite.

L'inspecteur haussa les épaules et s'éloigna.

— Alors, le vol de ton pardessus n'a aucun rapport avec l'affaire ? (Paula eut un frisson.) Ellery, donne-moi une cigarette, veux-tu ?

Mr. Queen s'empressa de la satisfaire et répliqua :

— Au contraire. Le vol de mon pardessus a un rapport extrêmement étroit avec l'affaire.

— Je ne comprends plus. Tu viens de dire...

Mr. Queen offrit du feu à Miss Paris et fixa avec attention le cadavre de Mike Brown.

Le chauffeur d'Ollie Steam avait l'air d'un dur. Tout en tortillant sa casquette, il raconta ce qu'il savait :

— Mike m'a dit qu'après le match, il n'aurait plus besoin de moi. Il m'a dit qu'il me reprendrait en passant sur le boulevard. Il m'a dit qu'il conduirait lui-même.

— Et alors ?

— Ça m'a paru drôle. J'ai pris un sandwich au kiosque, là-bas, et je l'ai guetté. Je l'ai vu sortir et entrer dans l'auto...

— Était-il seul ? demanda l'inspecteur.

— Oui. Il est entré et il s'est assis tranquillement. À ce moment-là, deux ivrognes sont arrivés et je n'ai plus très bien vu. Il m'a semblé que quelqu'un traversait la rue et montait dans l'auto, une fois que Mike y était déjà.

— Qui ? Qui était-ce ? L'avez-vous vu ?

Le chauffeur secoua la tête.

— Je ne voyais pas bien. Je ne sais pas. Au bout d'un moment, je me suis dit que ce n'était pas mon affaire et je suis parti. Mais quand j'ai entendu les sirènes des cars de police, j'ai rappliqué.

— L'inconnu qui est monté dans l'auto après Mike Brown avait un pardessus, n'est-ce pas ? demanda Mr. Queen, manifestant soudain un certain intérêt.

— Peut-être bien. Oui, je crois.

— Vous n'avez rien vu d'autre ? insista Mr. Queen.

— Non, rien.

— Ça n'a guère d'importance, d'ailleurs, murmura le grand homme. La chose est claire comme le jour. Ça doit être...

— Qu'est-ce que tu marmonnes ? lui demanda Miss Paris à l'oreille.

— Je marmonnais ?

Mr. Queen parut surpris et hocha la tête.

Sur ces entrefaites, un inspecteur du commissariat central arriva en

compagnie d'un petit homme d'allure stupide qui bredouillait, avec des yeux effrayés, qu'il ne savait rien, rien du tout, absolument rien.

— Allons, allons, Ætjens, dit l'inspecteur. Tout à l'heure, au bistrot, tu as bavardé. On t'a entendu. Qu'est-ce que tu sais ?

— Je ne veux pas d'histoires, glapit le petit homme. Tout ce que j'ai dit c'est que...

— Que quoi ?

— Mike Brown est passé me voir ce matin, murmura Ætjens. Hymie, qu'il me dit, Bonne-journée te connaît et parie souvent avec toi. Tu vas parier cinquante billets avec Bonne-journée que Coyle gagnera par knock-out, qu'il me dit. C'est pour mon compte que tu parieras, qu'il me dit. Si tu ne fermes pas ta grande gueule et si tu racontes à Bonne-journée ou à un autre que c'est pour moi que tu les joues, je te mets en morceaux, qu'il me dit, et bien pire encore. Alors, moi, j'ai joué les cinquante billets comme il voulait, Bonne-journée m'a pris à douze contre cinq. Il ne voulait pas offrir plus.

— Nom de D..., je vais lui casser la gueule ! gronda Jim Coyle.

— Une seconde, Jim...

— Il prétend que Brown l'a fait au chiqué ! s'écria le champion. Mais je l'ai battu honnêtement. Je lui ai flanqué une correction, et tout a été régulier.

— Tu l'as cru ! murmura Phil Maguire. Mais il l'a fait bel et bien au chiqué, mon petit. Je vous l'avais dit, inspecteur. Il ne se servait pas de sa droite...

— C'est des histoires ! Où est mon manager ? Où est Barney ? On ne va tout de même pas me refuser la bourse ! rugit Coyle. Je l'ai gagnée correctement ! Je n'ai pas volé mon titre !

— Du calme, Jim, dit l'inspecteur. Tout le monde sait bien que tu as été correct. Écoute un peu, Hymie : Est-ce que Brown t'avait donné la galette ?

— Il était fauché ! gémit Ætjens. J'ai joué sur parole. On ne devait régler que le lendemain. Je savais que c'était une affaire sûre. Du moment que Mike lui-même jouait sur Coyle, c'était dans le sac !

— Je vais te casser la gueule, espèce de faux jeton ! glapit le jeune Coyle.

— Du calme, du calme ! fit l'inspecteur d'une voix apaisante. En somme, Hymie, tu as joué cinquante billets sur parole, et Bonne-journée t'a pris à douze contre cinq. Tu savais que tout se passerait bien parce que Mike le ferait au chiqué et que tu ramasserais cent vingt billets que tu donnerais à Mike. C'est bien cela ?

— Oui... C'est tout ce que je sais. Je vous jure.

— Quand as-tu vu Bonne-journée pour la dernière fois ?

Ætjens parut effrayé et sembla vouloir revenir sur ses déclarations. Les policiers eurent beau le rudoyer, il secoua la tête avec obstination.

— Est-ce que par hasard, demanda doucement l'inspecteur, Bonne-journée n'aurait pas entendu dire que c'était pour le compte de Mike Brown que tu avais joué ? Est-ce que Bonne-journée n'aurait pas découvert ou soupçonné que tout se passerait au chiqué ? Trouvez-moi Bonne-journée, ajouta-t-il impérativement à l'adresse des policiers.

— Me voilà ! fit une voix de basse-taille qui sortait de la foule.

Le parieur obèse s'avança et apostropha véhémentement l'inspecteur Queen.

— Alors ? Je me suis fait rouler, hein ? Et c'est moi qui vais trinquer, hein ?

— Saviez-vous que Mike Brown allait truquer le combat ?

— Non !

Phil Maguire ricana.

— C'est Bonne-journée qui a fait le coup, Mr. l'inspecteur ! s'écria le petit Ollie Stearn, aussi pâle que feu son poulain. Il savait tout et il a attendu la fin du match. Quand il a vu Mike sortir, il l'a suivi jusqu'ici et il l'a descendu ! C'est comme ça que c'est arrivé, j'en suis sûr !

— Espèce de salaud ! fit le joueur. Qu'est-ce qui nous dit que ce n'est pas vous ? Mike ne pouvait pas truquer le match sans que vous le sachiez. Vous l'avez peut-être supprimé à cause de sa poule. Pas d'histoires ! Moi, je sais bien qu'il y a quelque chose entre vous. Je sais...

— Messieurs ! Messieurs ! dit l'inspecteur.

Il eut un sourire satisfait en entendant un cri aigu et en apercevant Ivy Brown. Elle se fraya un passage et se jeta sur le cadavre de son mari à la grande joie des reporters. Les photographes se mirent au travail avec ardeur, tandis que Bonne-journée et Ollie Stearn se dévisageaient haineusement. La foule s'épaississait toujours. L'inspecteur se tourna vers son fils.

— Au fond, ce n'est pas bien malin ! dit-il. C'est tout cuit, Bonne-journée a fait le coup : il ne me reste plus qu'à trouver...

— Tu bats la campagne ! fit le grand homme en souriant.

— Hein ?

— Tu perds ton temps, si tu préfères.

L'inspecteur se rembrunit.

— Alors, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Dis-le-moi, toi qui sais tout.

— Bien sûr, je sais tout ! répliqua Mr. Queen. Tu veux savoir ce qu'il faut faire ? Entendu. Retrouve mon pardessus.

— Qu'est-ce que ton f... manteau a à voir là-dedans ? grogna l'inspecteur.

— Retrouve-le-moi, et je te retrouverai peut-être ton assassin...

L'affaire était bizarre. Elle avait débuté par le trajet en auto

jusqu'au Stadium, la conversation au cours de laquelle on avait appris que Phil Maguire n'aimait pas Mike Brown. Ensuite, on avait bavardé près du ring, il y avait eu les matches préliminaires, le grand match, le knock-out du champion et quantité d'autres petits détails sans importance... jusqu'au moment où Mr. Queen et Miss Paris, arrivant au parc à autos, avaient découvert deux choses, ou plus exactement une chose : le cadavre de Mike Brown, et constaté l'absence d'une autre : le pardessus de Mr. Queen. C'était là tout le dossier d'une importante affaire criminelle.

Incontinent, le grand homme s'était mis à fureter en marmonnant des propos incompréhensibles au sujet de son pardessus, comme si le vol d'un vieux manteau râpé pouvait présenter plus d'importance que la présence sur le gravier du cadavre de Mike Brown aussi percé qu'un vieux pneu. La femme de Mike, elle-même, plus sinieuse et ondulante qu'un chemin vicinal, qui sanglotait sur la poitrine de son mari et prenait à témoin le ciel et la presse new-yorkaise du tendre amour qu'elle avait porté au pauvre gorille défunt, passait au second plan.

Puis, on avait découvert que Mike Brown devait avoir un rendez-vous secret avec un inconnu après le match, puisqu'il avait renvoyé le chauffeur d'Ollie Steam. Le rendez-vous était sans doute fixé dans la grande limousine rouge.

Celui qu'il attendait, quel qu'il fût, était arrivé et était monté à côté de Mike. Il y avait eu une bataille au cours de laquelle Mike avait été frappé près d'une douzaine de fois avec une arme longue et pointue. L'assassin s'était enfui, abandonnant derrière lui son manteau en poil de chameau parce que le sang dont celui-ci était couvert l'aurait trahi.

Ceci amenait sur le tapis la question de l'instrument du crime. Chacun se mit à fureter de tous côtés, y compris Mr. Queen. Il y avait tout lieu de croire que le meurtrier s'en était débarrassé au cours de sa fuite. De fait, le chauffeur d'une voiture de la radiodiffusion le découvrit dans la boue sous une auto. C'était un long stylet d'aspect menaçant, sans marques distinctives et sans autres empreintes digitales que celles du chauffeur qui l'avait ramassé. Mais Mr. Queen continua à fureter, même après cette découverte. À bout de patience, l'inspecteur lui demanda enfin, agacé :

— Qu'est-ce que tu cherches encore ?

— Mon pardessus, expliqua Mr. Queen. Aperçois-tu quelqu'un qui l'ait ?

Mais dans toute la foule, presque personne n'avait de pardessus car la nuit était tiède.

En fin de compte, Mr. Queen abandonna ses bizarres recherches.

— Mes bons amis, j'ignore vos intentions, mais quant à moi, je retourne au Stadium, dit-il.

— Mais au nom du ciel, pourquoi ? s'écria Paula.

— Pour voir si j'y retrouverai mon pardessus, dit Mr. Queen avec patience.

— Je t'avais dit que tu aurais dû le prendre.

— Je suis au contraire ravi de ne pas l'avoir fait. Je suis ravi de l'avoir laissé dans l'auto de Maguire. Je suis ravi qu'on l'ait volé !

— Ce que cet idiot peut être exaspérant ! Pourquoi ?

— Parce que maintenant cela me le fait chercher, répliqua Mr. Queen avec un sourire énigmatique.

Pendant que le fourgon de la morgue emmenait la dépouille de Mike Brown, Mr. Queen retraversa le parc à voitures poussiéreux et enfila à nouveau l'allée qui menait au vestiaire du Stadium. L'inspecteur perplexe ramena son troupeau à la suite de son fils, entourant d'une attention touchante Bonne-journée et Ollie Stearn, sans oublier Mrs. Ivy Brown. Il se demandait d'ailleurs ce qu'il aurait pu faire d'autre.

En fin de compte, tout le monde se trouva rassemblé dans la loge de Jim Coyle ; Ivy pleurait devant de nouveaux appareils photographiques et Mr. Queen considérait d'un œil morose le chapeau rouge de Miss Paris qui ressemblait à un pot de fleurs. On entendit soudain du bruit à la porte et on aperçut sur le seuil Barney Hawks, le manager du nouveau champion, accompagné d'organisateurs et d'officiels.

— Salut ! dit-il en jetant sur l'assemblée un regard surpris. Tu es encore là, petit ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Bien des choses ! répliqua brutalement le champion. Barney, saviez-vous que Brown devait truquer le match ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? (Barney Hawks parcourut la pièce du regard, avec une vertueuse indignation.) Quel est le salaud qui raconte ça ? Messieurs, mon poulain a gagné son titre régulièrement. Il a battu Brown tout ce qu'il y a de plus correctement.

— Brown se serait fait battre exprès ? demanda un des messieurs qui l'accompagnaient, un membre de la Commission de Boxe. Y a-t-il des preuves ?

— Je m'en f... pas mal ! dit poliment l'inspecteur. Barney, Mike Brown est mort !

Hawks éclata de rire tout d'abord, puis s'arrêta court et balbutia :

— De quoi ? De quoi ? En voilà un canard ! Brown est mort ?

Jim Coyle agita son énorme patte d'un air las.

— Quelqu'un l'a descendu ce soir, Barney. Dans la voiture de Stearn, de l'autre côté de la rue.

— Nom de D... ! souffla le manager stupéfait. Alors, Mike a son compte ? Eh bien... eh bien... Pas de veine. Il a laissé son titre et sa

peau. Qui est l'assassin ?

— Comme si vous ne saviez pas que mon poulain était mort ! cria Ollie Stearn. Vous jouez bien la comédie, Barney ! Moi, ça ne me paraît pas du tout impossible que vous ayez combiné l'affaire avec Mike pour que votre poulain remporte le titre ! Ça ne me paraît pas impossible que...

— Un autre crime a été commis ici ce soir, prononça une voix douce.

Tous regardèrent avec stupeur Mr. Ellery Queen qui s'avavançait vers Mr. Hawks.

— Hein ? fit le manager de Coyle, le contemplant d'un air stupide.

— On a volé mon manteau.

— Hein ?

L'ahurissement de Hawks ne se dissipait pas.

— Et si je ne m'abuse, comme on dit, continua le grand homme, s'arrêtant devant Barney Hawks, je viens de le retrouver.

— Hein ?

— Sur votre bras.

Mr. Queen s'empara délicatement d'un pardessus en poil de chameau râpé que Mr. Hawks portait sur le bras et l'examina en le dépliant.

— Oui, c'est bien le mien.

Les yeux gris acier de Mr. Queen se durcirent. Il se pencha à nouveau sur le pardessus. Il étendit les manches, inspecta les coutures de l'emmanchure. Elles étaient craquées. Il en était de même de la couture du dos. Il leva la tête.

— Le moins que vous puissiez faire, dit-il d'un ton de reproche à Hawks, serait de me restituer mon bien dans l'état où je l'avais laissé.

— C'est votre manteau ? dit Mr. Hawks toujours pétrifié. Quelle diable d'histoire me racontez-vous ? hurla-t-il enfin. C'est le mien ! C'est mon manteau en poil de chameau !

— Non ! (La contradiction était courtoise mais formelle.) Je peux prouver que ce manteau m'appartient. Comme vous voyez, il porte une brûlure de cigarette à la deuxième boutonnrière et un trou à la poche droite.

— Mais je l'ai trouvé où je l'avais laissé... Il n'a pas bougé d'ici. Je l'ai pris après le match quand je suis monté discuter dans le bureau de ces messieurs et j'ai été...

Le manager s'arrêta court et son teint passa du jaune au blanc :

— Alors, où est le mien ? demanda-t-il lentement.

— Voulez-vous essayer celui-ci ? offrit Mr. Queen avec la déférence d'un vendeur, en prenant à un policier le pardessus taché de sang trouvé dans l'auto d'Ollie Stearn.

Mr. Queen tendit le manteau à Hawks comme pour le lui passer.

Hawks dit d'une voix étranglée :

— Bon, c'est mon manteau ; j'admets qu'il soit à moi, puisque vous le dites. Et après ?

— Après ? répliqua Mr. Queen. Après, quelqu'un savait que Mike Brown était à la côte, qu'il était couvert de dettes et que même sa part du lion dans le butin de ce soir ne suffirait pas à les payer. Ce quelqu'un l'a persuadé de se laisser battre, en lui offrant la grosse somme, je suppose. Cet argent-là, personne ne devait soupçonner son existence ; il n'y aurait pas besoin de cette manière de l'abandonner aux griffes des créanciers de Mike Brown ou à celles de sa tendre épouse. Cet argent-là aurait été à lui tout seul. Alors, Mike Brown a accepté, se rendant compte qu'il pourrait même en gagner encore davantage en pariant contre lui-même une grosse somme avec Bonne-journée par l'intermédiaire de Mr. Œtjens. Avec ce double magot, il pouvait voir venir.

« Probablement, Brown et le tentateur avaient pris rendez-vous dans l'auto de Steam, aussitôt après le combat, pour régler leurs comptes. Brown devait y tenir. Il a renvoyé le chauffeur et est monté dans l'auto. Le tentateur est venu au rendez-vous, muni non de la somme promise, mais d'un stylet acéré. En en faisant usage, il réalisait une jolie économie : celle de la somme promise. En même temps, il s'assurait que Mike Brown ne pourrait jamais raconter cette belle histoire à un public malveillant.

Barney Hawks passa sa langue sur ses lèvres desséchées.

— Inutile de me regarder comme ça, monsieur, dit-il. Vous n'avez aucune preuve contre moi. Je ne sais rien.

Mr. Queen continua sans prêter la moindre attention au manager :

— Messieurs, voici posé un intéressant problème. Suivez-moi bien. Le tentateur arrive sur la scène du crime vêtu d'un pardessus en poil de chameau. Il est obligé de l'abandonner derrière lui en repartant, parce qu'il était plein de sang et l'aurait dénoncé. D'autre part, dans l'auto voisine de celle où le crime a été commis, mon pauvre manteau de poil de chameau s'offre sans défense. Sa seule qualité était d'ailleurs le fait d'être absolument vierge de sang humain.

» Nous sommes en présence d'un manteau abandonné dans l'auto de Stearn et d'un manteau volé dans une auto voisine, le mien. Coïncidence ? C'est peu probable. Le meurtrier a certainement volé mon manteau pour remplacer celui qu'il était contraint d'abandonner.

Mr. Queen s'arrêta pour s'offrir le luxe d'une cigarette, en jetant un coup d'œil ironique sur Miss Paris qui le contemplait avec une admiration reconfortante pour son amour-propre.

« Ariel contre Caliban, pensait Mr. Queen, se rappelant avec une satisfaction particulière la façon dont Miss Paris avait regardé les muscles de Jim Coyle. Ariel contre Caliban, parfaitement ! »

— Et alors ? dit l'inspecteur Queen. Admettons que ce type ait pris ton manteau. Qu'est-ce que ça prouve ?

— Mais c'est là toute la question, murmura Mr. Queen. Il a pris mon manteau, râpé, sans valeur. Pourquoi ?

— Pourquoi ? répéta l'inspecteur en écho sans comprendre.

— Oui, pourquoi ? Tout ici-bas a une raison. Pourquoi a-t-il pris mon manteau ?

— Mais... pour le mettre, je suppose.

— Parfait ! dit Mr. Queen applaudissant Miss Paris. Exactement. S'il l'a pris, c'est qu'il avait une raison et comme la seule qualité de ce manteau dans la circonstance était d'être mettable, si j'ose dire, il l'a pris pour le mettre. Mais pourquoi voulait-il le mettre ?

L'inspecteur commençait à s'énervier.

— Écoute, Ellery ! commença-t-il.

— Non, papa, non ! dit doucement Mr. Queen. J'ai mes raisons pour parler ainsi. Il y a une question. La seule question. On pourrait te dire qu'il fallait que le meurtrier mette mon pardessus parce qu'il avait du sang sur son costume en dessous et qu'il était obligé de le dissimuler. Est-ce exact ?

— Bien sûr, dit Phil Maguire avec conviction. C'est ça !

— Vous êtes peut-être un génie dans d'autres domaines, Mr. Maguire, mais pour les enquêtes, il faudra repasser. Non, continua Mr. Queen en hochant tristement la tête, ce n'est pas cela. Il ne pouvait pas avoir de sang sur son veston. Le pardessus nous prouve qu'au moment du meurtre son propriétaire le portait boutonné. Si le pardessus était boutonné, le costume n'a pu recevoir de sang.

— En tout cas, il n'avait pas besoin de pardessus par cette chaleur, murmura l'inspecteur Queen.

— C'est exact. Il a fait chaud toute la soirée. Vous voyez, dit Mr. Queen en souriant, comme notre homme est malin. Il a laissé derrière lui son pardessus, dont l'étiquette et autres marques d'identification étaient enlevées, sans se préoccuper qu'on le retrouve – sinon, il l'aurait caché ou jeté. Si tel était le cas, on pourrait supposer qu'il aurait dû s'enfuir. (Mr. Queen toussota.) Par conséquent, il est évident que s'il a volé mon pardessus pour s'enfuir, *c'est qu'il en avait besoin*. Sans mon pardessus, *on l'aurait remarqué*.

— Je ne saisis pas, dit l'inspecteur. On l'aurait remarqué ? Mais s'il portait des vêtements ordinaires...

— Dans ce cas, il n'aurait évidemment pas eu besoin de mon pardessus, acquiesça Mr. Queen.

— Ou alors... S'il avait porté un uniforme quelconque ?... Disons l'uniforme d'un employé du Sta-dium ?

— Alors, il n'aurait, toujours évidemment, pas eu besoin de mon pardessus. Un uniforme était pour lui une garantie parfaite de passer

inaperçu dans la foule.

Mr. Queen secoua la tête :

— Non, il n'y a qu'une solution à ce problème. Naturellement, je l'ai devinée tout de suite. (Mr. Queen remarqua l'expression de l'inspecteur et continua précipitamment.) La voici : Si le meurtrier avait porté des vêtements, disons des vêtements normaux, sous son pardessus taché de sang, il n'avait qu'à s'échapper avec ses vêtements. Comme il ne l'a pas fait, cela ne peut signifier qu'une chose, *c'est qu'il ne portait pas de vêtements*. Comprenez-vous ? C'est pour cela qu'il lui fallait un pardessus, non seulement pour arriver sur la scène du crime, mais encore pour repartir.

Il y eut un autre silence.

— Il ne portait pas de vêtements, dit enfin Paula. Un homme... nu... ? On dirait un personnage d'Edgar Poë.

— Non, fit Mr. Queen en souriant, on dirait simplement un personnage du Stadium. Voyez-vous, nous avons ce soir dans les parages une certaine catégorie de gens qui ne portent que peu ou pas de vêtements. En un mot, nos gladiateurs, si vous préférez. Attendez un peu, continua-t-il rapidement. Cette affaire est extraordinaire parce que j'ai résolu la partie du problème la plus difficile, presque aussitôt que j'ai su qu'un meurtre avait été commis. À l'instant précis où j'ai découvert que Brown avait été poignardé et que mon pardessus avait été volé par un meurtrier qui avait laissé le sien derrière lui, *je savais que ce meurtrier devait nécessairement se trouver parmi treize personnes...* les treize boxeurs qui vivaient encore, après la disparition de Brown. Vous vous souviendrez, en effet, qu'il y avait ce soir quatorze boxeurs au Stadium, disputant six combats préliminaires et un match principal. Lequel de ces treize boxeurs avait tué Brown ? Voilà comment le problème se posait pour moi dès le début. Il fallait donc que je retrouve mon pardessus qui constituait le seul lien concret que je puisse apercevoir entre le meurtrier et son crime. Maintenant que j'ai retrouvé mon pardessus, je sais quel est celui des treize boxeurs qui a assassiné Brown.

Barney Hawks, la bouche ouverte, restait médusé.

— Je suis grand et assez large. Je mesure exactement six pieds, dit le grand homme. Pourtant, le meurtrier en s'enfuyant dans mon pardessus a craqué les coutures du dos et des emmanchures. Cela signifie qu'il est grand, beaucoup plus grand et plus fort que moi. Lequel des treize boxeurs au programme de ce soir était plus grand et plus fort que moi ? C'est que le programme est... disons, léger : des coqs, des welters, des poids légers, des poids moyens ! Par conséquent, aucun des douze boxeurs des matches préliminaires n'a pu assassiner Brown. Par conséquent, il ne reste qu'un seul boxeur : un homme de six pieds et demi, très large de dos et d'épaules, un homme qui avait

toutes sortes de raisons y compris la meilleure pour persuader Brown de se laisser battre ce soir.

Le silence était chargé maintenant d'une certitude horrible. Il fut rompu par le rire insouciant de Jim Coyle.

— Et c'est moi que vous voulez dire : vous êtes cinglé ; j'étais dans la salle des douches en train d'en prendre une au moment où Mike Brown a été descendu.

— Oui, c'est vous que je veux dire, Mr. « Couzzi ».

Jim Coyle, vous qui jouez si bien du stylet, articula Mr. Queen, et la douche était l'élément le plus habile de votre machination. Vous êtes entré dans la salle des douches sous nos yeux à tous, muni de serviettes ; vous avez fermé la porte, ouvert le robinet, passé un pantalon sur vos jambes viriles, attrapé le manteau en poil de chameau et le chapeau de Hawks qui pendaient à une patère et vous êtes sorti dans l'allée par la fenêtre de la salle des douches. De là, il ne fallait que quelques secondes pour passer dans la rue et arriver au parc à autos de l'autre côté. Évidemment, après avoir maculé de sang le pardessus de Hawks pendant votre crime, vous ne pouviez courir le risque de le porter pendant votre retour. Il vous fallait un pardessus (un pardessus boutonné) pour couvrir votre nudité. Vous avez donc volé le mien, ce dont je vous remercie, car autrement... Hé là, vous autres, attrapez-le ! Ma droite est un peu faible, dit soudain Mr. Queen usant d'un jeu de jambes élégant et rapide pour éviter la soudaine et meurtrière attaque que Coyle déclenchait dans sa direction.

— Que veux-tu, ma chérie, c'est tout de même le champion du monde poids lourds ! murmura humblement Mr. Queen à l'oreille de Miss Paris, tandis que Coyle disparaissait sous une avalanche tourbillonnante de bras et de jambes.

LE CHEVAL DE TROIE

— À qui vont tes préférences ? demanda Miss Paula Paris à Mr. Queen, assis en face d'elle à table.

— À toi, murmura aussitôt Mr. Queen, la bouche pleine de dinde, de farce aux marrons et de gelée de groseilles.

— Je ne parlais pas de ça, idiot ! répliqua Miss Paris, satisfaite pourtant, mais puisque tu amènes le sujet sur le tapis, puis-je espérer que tu me diras des choses aussi gentilles quand nous serons mariés ?

Mr. Ellery Queen, qui pâlit et s'étrangla en même temps, mit bas les armes. Cette agréable menace, suspendue comme une épée de Damoclès au-dessus de sa chère liberté, lui faisait avaler de travers un succulent dîner de Noël, préparé à ravir par les blanches mains de Miss Paris et servi en tête à tête dans une élégante salle à manger en érable et cretonne.

Miss Paris fit la moue.

— Oh ! calme-toi. Je plaisantais. Comment peux-tu imaginer que je voudrais épouser un individu qui étudie les assassins et poursuit les voleurs pour l'amour de l'art ?

— Quel destin horrible pour une femme ! s'empressa d'approuver Mr. Queen. D'ailleurs, je ne suis pas assez bien pour toi.

— Avec ça ! Mais tu n'as pas répondu à ma question. Crois-tu que l'équipe de Caroline battra l'U.S.C. dimanche ?

— Ah ! tu parles du match du Rose Bowl ? dit Mr. Queen, retrouvant son appétit comme par miracle. Encore un peu de dinde, s'il te plaît !... Ma foi, si Ostermoor est à la hauteur de sa réputation, les Spartiates ne devraient pas avoir grand mal à gagner.

— Vraiment ? murmura Miss Paris. Mais tu oublies que les Troyens ont Roddy Crockett. C'est un arrière formidable !

— Les Troyens de la Californie méridionale contre les Spartiates de la Caroline, dit pensivement Mr. Queen, tout en mastiquant. Spartiates contre Troyens... En somme, un moderne siège de Troie de pacotille.

— Ellery, c'est du plagiat ! Tu as lu mon article !

— Les combattants ont-ils une Hélène à se disputer ? dit Mr. Queen en riant.

— Comme tu es romanesque, mon petit loup ! La seule femme en cause est une étudiante, très jolie, très riche et très sage, nommée Joan Wing et personne ne l'a arrachée à un Spartiate amoureux et jaloux.

— Tant pis ! dit Mr. Queen en se servant du pudding au brandy. L'idée me plaisait.

— Mais il y a tout de même là-dedans une espèce de Priam, parce que Roddy Crockett est le fiancé de Joan Wing et que le Papa Wing est le plus riche de tous les Troyens !

— Tu te comprends peut-être, ma jolie, dit Mr. Queen, mais moi pas !

— Tu es décidément l'homme le moins bien renseigné de toute la Californie. Le Papa Wing est l'ex-étudiant le plus enthousiaste de l'U.S.C., voyons !

— Pas possible !

— Comment, tu n'as jamais entendu parler du papa Wing ? demanda Paula incrédule.

— Ma foi, non, dit Mr. Queen. Encore un peu de pudding, s'il te plaît !

— L'éternel étudiant ? Le gamin qui n'a jamais grandi ?

— Merci, dit Mr. Queen. Comment dis-tu ?

— Je parle du génie familial des Parcs des Expositions et du Colisée, de l'homme qui a loué à vie une place pour tous les matches de l'U.S.C. Il est leur entraîneur officieux, leur masseur, leur garçon de bain, il leur débite des discours encourageants, fait partout l'article pour eux. C'est le mécène en chef de l'équipe troyenne. Percy Squires Wing, dit Papa Wing (promotion 1904), ne dort, ne mange, ne respire que pour la victoire des Troyens. Une fois marié, à défaut d'un fils, il a procréé une fille, dans le seul but de prendre dans ses filets le meilleur arrière que l'U.S.C. ait jamais possédé.

— Pouce ! Je ne joue plus ! gémit Mr. Queen. Après une description aussi brutalement écrasante, Percy Squires Wing m'est devenu si familier que j'espère ne jamais connaître aussi bien personne d'autre.

— J'en suis navrée, dit Paula en se levant gaiement, car dès que tu auras fini de remplir de pudding ton intérieur sans fond, nous allons faire une visite de Noël au grand homme.

— Ça non, dit Mr. Queen avec un frisson.

— Tu veux voir le match, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mais je n'ai pas pu réussir à trouver deux billets, même à prix d'or.

— Mon pauvre chou ! (Miss Paris l'entoura câlinement de ses bras.) Tu sais si mal te débrouiller ! Tu vas voir comment je vais extorquer deux places au Papa Wing.

Le seigneur du château dont les tours s'élevaient au milieu d'une vaste propriété d'Inglewood, aux allures de parc, se révéla un jeune homme d'une cinquantaine d'années, sans un soupçon de ventre,

presque aussi large que haut et avec un petit crâne chauve qui dominait de petites joues rouges. À première vue, Mr. Queen crut apercevoir un ballon de football perché sur une armoire à glace.

Le millionnaire, accroupi sur son robuste arrière-train au milieu d'une grande pelouse, discutait violemment avec un jeune homme que sa taille herculéenne, sa silhouette cunéiforme et son teint cuivré désignaient clairement comme appartenant à l'espèce « footballis ». Ce devait donc être le futur gendre de Mr. Wing et l'espoir des Troyens pour le match du Jour de l'An.

Ils maniaient des arceaux, des maillets et des boules de croquet pour illustrer une polémique compliquée qui semblait se rapporter à la méthode la plus sûre pour déjouer les sinistres desseins du trois-quarts Ostermoor de l'équipe de Caroline.

Une jeune personne aux cheveux roux et au nez retroussé, assise en tailleur sur l'herbe, gardait ses tendres yeux bleus fixés sur le visage brun du jeune homme. On lisait sur ses traits cette adoration sans pudeur que les jeunes filles ne se permettent d'exhiber en public que lorsque l'élue de leur cœur a officiellement capitulé. Mr. Queen n'eut pas de peine à conclure qu'il devait être en présence de Joan Wing, la fille du grand homme et la fiancée de Roddy Crockett.

Mr. Wing, en apercevant un visage inconnu, lança un coup de sifflet destiné à mettre Roddy en garde. Pendant un court instant, Mr. Queen eut la désagréable impression d'être un espion que l'on vient de démasquer dans les lignes ennemies. Mais Miss Paris s'empressa de se porter garante de son dévouement à la cause troyenne et tout le monde se répandit en vœux de Noël et en présentations mutuelles. Mr. Queen fit ainsi connaissance de deux personnes qu'il classa bientôt dans l'espèce « pique-assiette » et la variété « permanente ».

L'une d'elles était un homme barbu aux pommettes saillantes et à l'allure moscovite (pré-soviet) appelé le grand-duc Ostrov ; l'autre était une femme mince, brune et nerveuse, aux yeux noirs indéchiffrables qui portait le nom assez surprenant de Madame Mephisto.

Ces deux personnages saluèrent à peine Miss Paris et Mr. Queen ; ils buvaient les moindres paroles qui tombaient des lèvres de leur hôte, Mr. Percy Squires Wing, avec l'attention extatique de deux novices aux pieds de leur saint patron.

Le teint coloré du noble Troyen devait venir, selon Mr. Queen, soit d'un séjour habituel au grand air, soit d'une trop forte tension artérielle. Il s'aperçut bientôt que les deux hypothèses étaient justes, car Papa Wing révéla sans se faire prier qu'il était à la fois un joueur de golf, un grand chasseur, un alpiniste, un joueur de polo et un yachtman enragé ; en outre, il s'enthousiasmait comme un gosse et avait autant de mal à rester immobile qu'un enfant.

Sa ressemblance avec un gamin s'imposa encore davantage à

l'esprit de Mr. Queen quand « l'ancien élève perpétuel » l'entraîna à sa suite pour lui faire visiter ce qu'il appelait d'une façon inquiétante « ma salle des trophées ». Les craintes de Mr. Queen étaient justifiées car, dans une vaste pièce voûtée, où régnait un vieux monsieur momifié, morose et taciturne qui répondait au nom inattendu de « Gabby » Huntswood, il se trouva en présence du plus extraordinaire ramassis de babioles qu'eût jamais osé désirer dans ses rêves un garçon d'une douzaine d'années.

Albums de timbres-poste, oriflammes de collègues américains, têtes empaillées d'animaux sauvages, collections colossales de boîtes d'allumettes et de bagues de cigares, poissons naturalisés, casques de toutes les nations ayant participé à la Grande Guerre... rien n'y manquait. Papa Wing papillonnait d'une collection à l'autre et rayonnait en exhibant ces trésors sans prix. Il les tripotait avec tant de plaisir innocent que Mr. Queen eut un soupir de regret pour sa propre jeunesse lointaine.

— Vous prenez bien peu de précautions pour sauvegarder une collection si précieuse, dit-il poliment.

— N'en croyez fichtre rien ! Gabby veille sur elle mieux que je ne le ferais moi-même. Pas vrai, Gabby ? s'écria le grand homme.

— Certainement, Monsieur, dit Gabby, en jetant sur Mr. Queen un coup d'œil soupçonneux.

— Gabby m'a même fait installer un système antivol. Cette pièce n'en a pas l'air, mais elle est aussi sûre qu'un coffre-fort.

— Plus sûre, dit Gabby avec un mauvais regard à l'adresse de Mr. Queen.

— Vous devez me trouver un peu toqué, Queen ?

— Mais non, mais non ! dit Mr. Queen qui pensait : mais oui, mais oui !

— Vous ne seriez pas le seul, dit Papa Wing en riant, mais je m'en fiche. Entre 1904 et 1924, je ne vivais pas, je végétais. Par la suite, quelque chose m'a donné du courage. Savez-vous quoi ?

Le célèbre esprit déductif de Mr. Queen dut capituler.

— Eh bien, c'était de savoir que je gagnais assez d'argent pour pouvoir prendre ma retraite de bonne heure et dire « crotte » au monde entier. C'est ce que j'ai fait. À quarante-deux ans, je me suis retiré des affaires et je me suis mis à faire tout ce que je n'avais pu faire quand j'étais gosse, faute de temps ou d'argent. J'ai collectionné ! Ça me conserve jeune ! Venez voir ma collection préférée.

Il attira Mr. Queen vers une énorme vitrine. Il la lui désignait du doigt avec la joie d'un jeune gamin qui aurait gagné tout un sac de billes.

En entendant la voix triomphante de son hôte, Mr. Queen s'attendait pour le moins à contempler la série complète de toutes les

couronnes européennes... Mais tout ce qu'il vit fut un grand nombre de ballons de football, racornis, crevassés, boueux, soigneusement disposés sur des socles en ébène et ornés chacun d'une légende en lettres d'or. Ses yeux furent attirés par l'un d'eux sur lequel on lisait :

« Rose Bowl 1930. U.S.C. 47. Pitt 14 ».

Toutes les autres inscriptions étaient analogues.

— On m'en offrirait un million de dollars que je refuserais, confia le grand homme à Mr. Queen. Savez-vous que les ballons de cette vitrine représentent toutes les victoires des Troyens depuis quinze ans ?

— Pas possible !

— Oui, Monsieur, c'est comme ça. Après chaque match gagné, l'équipe offre le ballon au Papa Wing. Quelle belle collection !

Le millionnaire avait une lueur d'adoration dans les yeux en regardant ses peu ragoûtants sphéroïdes.

— Vous devez avoir la cote à l'U.S.C. ?

— Mon Dieu, j'ai été assez utile, surtout pour le football. C'est moi qui ai fondé la bourse sportive Wing, vous savez ; j'ai aussi fait bâtir le dortoir Wing pour les athlètes de l'Université, et j'en passe. Depuis des années, je prospecte moi-même les écoles préparatoires, à la recherche de talents sportifs ; j'ai pu découvrir quelques bons éléments pour l'Université. L'entraîneur est un de mes bons amis. Oui, ajouta-t-il avec un soupir satisfait, je dois dire qu'on me soigne à cette chère école !

— Est-ce que cela vous permet d'avoir des billets pour les matches ? se hâta de demander Mr. Queen, saisissant l'occasion aux cheveux. Ça doit être épatant d'avoir tant d'influence ! J'essaie vainement depuis un temps de trouver des billets.

Le grand homme le dévisagea :

— À quel collègue avez-vous fait vos études ?

— À Harvard, s'excusa Mr. Queen, mais les Troyens n'ont pas de plus fervent admirateur que moi. Nom d'un chien ! ce que j'aurais envie de voir Roddy Crockett piler ces parvenus de Spartiates !

— Vraiment ? dit Papa Wing. Dites donc, si je vous invitais avec Miss Paris dimanche prochain ?

— Oh ! vraiment, nous n'oserions pas accepter..., commença Mr. Queen mensongèrement, alors qu'il savourait intérieurement la joie d'avoir battu Miss Paris... au guichet pour ainsi dire.

— C'est une affaire entendue. (Mr. Wing prit affectueusement le bras de Mr. Queen.) Écoutez, comme vous allez être des nôtres, je vais vous confier un petit secret.

— Un secret ! répéta Mr. Queen surpris.

— Rod et Joan vont se marier dimanche prochain aussitôt après le match, murmura le millionnaire.

— Félicitations. Il a l'air d'un garçon épatant !

— Vous pouvez le dire. Il n'a pas un sou, notez bien – il était obligé de travailler pour payer ses inscriptions –, mais il aura son diplôme en janvier et... baste ! C'est l'arrière le plus formidable qu'ait jamais eu l'Université. Je trouverai toujours bien à l'employer. Oui, Monsieur, ce sera le dernier match de Roddy...

Le grand homme soupira, puis il se rasséréna.

— En tout cas, j'ai une petite surprise de cent mille dollars en réserve pour ma Joanie. Ça devrait lui donner du cœur pour mettre en chantier un nouveau champion troyen !

— Une surprise de... combien ? répéta faiblement Mr. Queen.

Mais le grand homme prit un air mystérieux.

— Nous allons les retrouver ! Il faut régler son compte une fois pour toutes à cet Ostermoor.

La journée du premier janvier était chaude et ensoleillée. Mr. Queen se sentait dépaycé en allant prendre Paula Paris chez elle pour la conduire chez les Wing d'où ils devaient se rendre tous ensemble au stade de Pasadena. En bon Américain de l'Est, il avait l'habitude curieuse de s'ensevelir sous une montagne de chandails, de foulards et de pardessus avant d'aller à un match de football et voilà qu'il se mettait en route vêtu seulement d'une veste de sport.

— Ô Californie contemptrice de traditions ! murmura-t-il en traversant les rues de Hollywood qui commençaient à s'agiter.

— Grand Dieu ! s'écria Paula, mais c'est impossible que Papa Wing te voie comme ça !

— Comme quoi ?

— Sans porter les couleurs des Troyens. Il faut rester dans les bonnes grâces du vieux, au moins jusqu'à ce que nous ayons franchi les portes du stade. Attends !

En chiffonnant adroitement deux de ses mouchoirs, elle lui fabriqua une pochette rouge et or.

— Tu as bien fait les choses, dit Mr. Queen la regardant non sans admiration.

La silhouette de Paula excitait la secrète envie de mainte actrice de Hollywood ; elle portait une création rouge et or qui, aux yeux profanes de Mr. Queen, était un croisement de tailleur et de trois-quarts ; le tout était couronné par un coquet petit chapeau à plumes, planté nerveusement sur ses cheveux d'un noir de jais de façon à lui cacher un œil.

— Attends d'avoir vu Joan, dit Miss Paris avec un baiser reconnaissant. Elle m'a téléphoné sans arrêt à propos de son ensemble. Il n'arrive pas tous les jours à une fille de choisir une robe qui convienne à la fois à un match et à un mariage.

Pendant qu'ils roulaient vers Inglewood, elle ajouta pensivement :

— Je me demande ce que va porter cette horrible personne. Sans doute un turban et sept voiles ?

— Quelle personne ?

— Madame Mephisto. Son vrai nom est d'ailleurs Suzie Lucadamo ; elle a abandonné un méchant petit numéro de prestidigitation et de télépathie dans un music-hall pour s'installer voyante à Seattle. Tu vois ce que je veux dire, du genre : « Nous garantissons formellement de percer le voile de l'inconnu. » Le Papa Wing l'a rencontrée à Seattle en novembre pendant le match U.S.C. -Washington. Elle a décroché une invitation pour Noël sans doute dans l'intention de prospecter les gogos de Hollywood sans bourse délier.

— Tu as l'air bien renseignée sur son compte.

Paula sourit.

— Joan m'a parlé d'elle et Joanie a cette vieille chipie en horreur. J'ai découvert le reste... tu sais bien, mon chéri, que je sais tout et que je connais tout le monde.

— Alors, dis-moi qui est au juste le grand-duc Ostrov ? dit Mr. Queen.

— Pourquoi ?

— Parce que Son Altesse me déplaît ! répliqua Mr. Queen avec conviction, et que j'aime bien (Dieu me pardonne !) le Papa Wing et ses plaisirs juvéniles.

— Joan m'a dit que Papa Wing t'aimait bien aussi, l'idiot ! Je suppose que ça t'impressionne, comme un gamin qu'il est, de voir un vrai détective en chair et en os. Montre-lui ton insigne de G. man, mon chéri ! (Mr. Queen prit un air furieux, mais le regard de Miss Paris se fit rêveur :) D'ailleurs, ça pourra être utile au Papa Wing de t'avoir sous la main aujourd'hui.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il vivement.

— Il ne t'a pas dit qu'il avait préparé une surprise à Joan ? Il l'a dit à tout le monde à Los Angeles, mais ton humble servante est la seule à savoir en quoi elle consiste.

— Roddy doit le savoir aussi. Wing m'a parlé d'une surprise de cent mille dollars. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie, murmura Miss Paris, qu'il s'agit d'une parure d'énormes saphirs parfaitement assortis.

Mr. Queen resta silencieux.

— Tu crois qu'Ostrov..., demanda-t-il enfin.

— Le grand-duc est encore plus en toc que Madame Suzie Lucadamo Mephisto. Il s'appelle Louie Batterson et c'est un indigène du Bronx. Tout le monde le connaît, sauf Papa Wing. (Paula soupira.) Mais tu sais comment cela se passe à Hollywood : « chacun sa chance ! » On peut toujours avoir soi-même besoin d'un gogo.

Batterson est un escroc de première grandeur. Il a eu pas mal d'histoires déplaisantes dans son jeune temps. J'espère qu'il ne va pas nous gâcher cette belle journée.

— Je commence à croire que nous allons assister à un match pas ordinaire, grommela Mr. Queen.

Un asile de fous aurait semblé reposant par comparaison avec la propriété de Wing. L'intérieur de la maison résonnait du bruit qu'y faisaient les décorateurs, les serveurs, les cuisiniers et les fournisseurs. Mr. Queen se souvint tout à coup que le mariage de Joan Wing et de Roddy Crockett devait avoir lieu le jour même.

Ils trouvèrent tout le monde réuni dans le jardin à la française (Mr. Queen affirma à Miss Paris sous la foi du serment qu'il écliprait Fontainebleau !). Miss Wing devait avoir résolu ses problèmes vestimentaires, car, si Mr. Queen ne put trouver de mots pour décrire ce qu'elle portait, Mr. Roddy Crockett, lui, y réussit. Ces mots furent : « Rudement chouette ! »

Paula fit preuve d'un enthousiasme plus technique, tandis que Miss Wing, un peu pâle, s'accrochait au bras de son héros. L'orgueil des Troyens, sautant dans son roadster, partit enfin pour le combat, agitant la main en signe d'adieu, pendant que leurs souhaits bruyants résonnaient à ses jeunes et viriles oreilles un peu déchiquetées. Le Papa Wing se mit à courir derrière le roadster en hurlant : « Pense à la tactique d'Ostermoor,

Roddy ! » et Roddy disparut dans un glorieux sillage de poussière.

Le plus noble de tous les Troyens revint en hochant la tête et en murmurant : « Ça devrait coller ! » Des laquais apparurent portant des montagnes de sandwiches et des cocktails ; le grand-duc, majestueux dans son costume cosaque serré à la taille, fit des tours de prestidigitation pour distraire la société (ses longues mains blanches étaient très adroites) et Madame Mephisto qui portait bien un turban sinon sept voiles, entra en transe et murmura qu'elle voyait « une glorieuse victoire troyenne ». Pendant ce temps, Joan Wing souriait rêveusement à son cocktail et le Papa Wing marchait de long en large, protestant qu'il n'avait jamais été plus calme ni plus confiant. Puis, ils montèrent tous dans une des vastes limousines à sept places de Wing (Papa Wing, Joan, le grand-duc, Madame Mephisto, Gabby, Miss Paris et Mr. Queen) à destination de Pasadena, où avait lieu ce match décisif.

— Joanie, j'ai une surprise pour toi ! dit soudain le Papa Wing.

Joanie parut surprise comme il convenait. Elle respira plus rapidement. Papa Wing tira de la poche droite de sa veste un long écrin de cuir et l'ouvrit en disant avec un bon rire :

— Je ne voulais pas te le montrer avant ce soir, mais Roddy en partant m'a dit que tu étais si jolie que tu méritais bien une répétition générale comme récompense. C'est mon cadeau de mariage, Joanie, il te plaît ?

— S'il me plaît !

Joanie s'étrangla presque. On entendit un concert de « Oh ! » et de « Ah ! » et l'on vit onze saphirs qui scintillaient de tous leurs feux sur un fond de velours noir. Les pierres parfaitement assorties étaient juste du même nombre que les membres d'une équipe de football.

— Ce soir, présentation officielle de mon cadeau !

Tu pourras décider si tu veux les faire monter en collier ou en bracelet.

Il caressa les cheveux de sa fille qui reniflait serrée contre lui. Mr. Queen, qui observait le grand-duc Ostrov (né Batterson) et Madame Mephisto (née Lucadamo), admira l'adresse avec laquelle ils avaient rapidement dissimulé leur surprenante expression de convoitise.

Entouré de ses invités, Papa Wing se dirigea tout droit vers le vestiaire des Troyens, écartant d'un geste les officiels, les agents et les étudiants sans conséquence, comme si le Rose Bowl et la foule qui l'assiégeait lui appartenaient en propre.

— Bonjour, Papa ! dit respectueusement le jeune homme qui gardait la porte, en les introduisant au milieu des regards d'envie des mortels moins heureux qui restaient dehors.

— Quelle majesté, hein ! murmura Paula les yeux brillants.

Avant que Mr. Queen eût pu répondre, on entendit crier :

— Tiens, des femmes ! Voilà Papa !

L'entraîneur arriva, écartant Mr. Roddy Crockett qui laçait sa culotte de peau et dit en clignant de l'œil :

— Ça va, Papa ! Allez-y !

Papa Wing, devenu très pâle, ôta son manteau et le jeta sur une table de massage. Les jeunes gens, soudainement silencieux, se pressaient autour de lui. Mr. Queen se trouva coincé entre un avant-centre colossal et un ailier monumental qui grogna :

— Dites donc, vous, ne vous tortillez pas comme ça ! Vous voyez bien que Papa va faire un speech !

— Ecoutez, les enfants, dit Papa, très bas. La dernière fois que j'ai fait un laïus ici, c'était en 1933. Comme aujourd'hui, on était un premier janvier ; ce jour-là, l'U.S.C. jouait contre Pitt. Ce jour-là, on les a écrasés par 33 à 0 !

Quelqu'un cria « Bravo ! », mais Papa Wing leva la main :

— Avant cette date, j'avais fait trois autres discours : un en 1932 avant que nous ne battions l'équipe de Tulane par 21 à 12 ; un en 1930, quand nous avons battu les Panthères par 47 à 14 et le premier de tous en 23, quand nous avons battu l'État de Pennsylvanie par 14 à

3. Cette année-là, pour la première fois dans l'histoire, nous représentions la Côte Pacifique dans le match interzones. N'oubliez pas ça quand tout à l'heure vous apparaîtrez devant la moitié de la Californie.

Le silence était total.

— N'oubliez pas que les Troyens ont joué quatre matches au Rose Bowl. Et n'oubliez pas qu'ils les ont gagnés tous les quatre, dit Papa.

Du haut d'une table, il contemplait les jeunes visages ardents qui l'entouraient. Tout essoufflé, il sauta enfin à terre.

Le chahut fut indescriptible. Tout le monde se mit à lui taper affectueusement dans le dos ; Roddy Crockett saisit Joan et l'attira derrière une armoire. Mr. Queen, son chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, se retrouva écrasé contre une porte par le coude de l'avant-centre, comme un papillon cloué sur un mur. L'entraîneur regardait Papa Wing avec un large sourire que le millionnaire lui rendait tout ému.

— Ça va bien, les enfants ! dit l'entraîneur. Alors Papa ?

Papa Wing en souriant se dégagea ; Roddy l'aida à remettre son pardessus et quelques instants plus tard, Mr. Queen tout étourdi se retrouva assis dans la loge de Papa Wing, qui dominait juste la ligne des 50 yards.

Soudain, au moment où les deux équipes faisaient leur entrée dans le stade, saluées par les hurlements de milliers de spectateurs, Papa Wing poussa un faible cri.

— Qu'y a-t-il, Papa ? demanda Joan aussitôt en lui prenant le bras. Ça ne va pas ?

— Les saphirs ont disparu ! dit Papa Wing d'une voix enrouée, sa main plongée dans sa poche.

Le coup d'envoi : vingt-deux silhouettes prirent leur course et se rejoignirent en une masse confuse ; les gradins rugirent, les supporters de l'U.S.C. agitèrent frénétiquement leurs petits drapeaux... Soudain, il y eut un grondement qui ébranla le ciel clair, suivi d'un terrible silence désespéré.

Un des Troyens s'empara du ballon, s'élança, glissa, laissa échapper le ballon, un adversaire bondit dessus... et toute l'équipe des Spartiates se retrouva, pleine de joie, sur la ligne des neuf yards des Troyens, bien près des buts.

Gabby qui n'avait pas entendu l'exclamation poussée par Wing, se dressa en hurlant :

— Ça ne devrait pas être permis ! Ah ! nom d'un chien !... Hardi l'U.S.C. ! Tiens bon !

Papa Wing regarda Mr. Huntswood avec une surprise indignée comme s'il venait d'assister à la brusque résurrection d'une momie

vieille de trois mille ans.

— Je vous dis qu'ils ont disparu. On les a volés dans ma poche !

— Quoi ? murmura Gabby se rasseyant et dévisageant son patron avec horreur.

— Mais c'est incroyable ! s'écria le grand-duc.

— En êtes-vous sûr, Mr. Wing ? dit posément Mr. Queen.

Les yeux du millionnaire étaient fixés sur le terrain machinalement, ils analysaient la partie qui s'y jouait, mais ils étaient remplis de chagrin.

— Oui, j'en suis sûr. Un pickpocket dans la foule, probablement...

— Non ! dit Mr. Queen.

— Ellery, que veux-tu dire ? s'écria Paula.

— Entre le moment où nous sommes descendus d'auto et celui où nous sommes entrés au vestiaire, nous entourions Mr. Wing de tous les côtés. De même entre le vestiaire et ici. Je crains que le pickpocket ne soit l'un de nous.

— Quelle audace ! s'écria Madame Mephisto d'une voix aiguë. Oubliez-vous que c'est Mr. Crockett qui a aidé Mr. Wing à remettre son manteau au vestiaire ?

— Espèce de..., gronda Papa Wing, faisant mine de se lever.

— Ne fais pas attention à elle, Papa, dit Joan avec un sourire en lui posant la main sur le bras.

L'équipe de Caroline gagna deux yards par une percée au centre. Papa Wing, la main en visière au-dessus des yeux, examinait les lignes adverses.

— Monsieur Queen, dit froidement le grand-duc, vous nous insultez. Je réclame qu'on nous... comment dites-vous donc ?... qu'on nous fouille tous.

Papa agita la main d'un air las :

— Oh ! tant pis. Je suis venu ici pour voir le match.

Il avait perdu son expression juvénile.

— La suggestion de Son Altesse est excellente, murmura Mr. Queen. Les dames n'ont qu'à se fouiller mutuellement, et les messieurs à en faire autant. Si nous partions tous ensemble et passions au vestiaire ?

— Tiens bon ! murmura Papa, sans paraître entendre.

La Caroline gagna deux yards encore. Plus que cinq yards et ils étaient dans les buts. Roddy Crockett donna à un de ses demis de mêlée une tape d'encouragement.

Les deux lignes de joueurs se rencontrèrent et poussèrent de toutes leurs forces sans résultat.

— Avez-vous vu comment Roddy s'est faufilé dans la brèche ? murmura Papa Wing.

Joan se leva et assez impérieusement fit signe de la tête à Madame

Mephisto et à Paula de passer devant. Son père ne bougea pas. Mr. Queen fit signe aux messieurs de se lever et, accompagné du grand-duc et de Gabby, il disparut rapidement.

Papa Wing ne bougeait toujours pas. Soudain, Ostermoor expédia le ballon dans la zone des buts par une passe à ras de terre. Un joueur de Caroline surgit de terre et s'en empara. La Caroline menait maintenant par 6 à 0 et la grande pendule du stade indiquait qu'il n'y avait plus qu'une minute de jeu à peine !

— Bloque donc !

Roddy plongeait entre les jambes des Spartiates et bloqua. Les joueurs de Caroline regagnèrent leur territoire en riant.

— Hum ! dit Papa Wing s'adressant aux sièges vides qui l'entouraient.

Il se rassit et ne bougea plus ; il était devenu très vieux tout à coup.

La première mi-temps continuait. Les Troyens n'arrivaient pas à porter l'offensive chez les Spartiates. Leurs passes rataient. Rien n'entamait la ligne Spartiate, aussi impénétrable qu'un mur.

— Nous revoilà ! dit Paula Paris. (Le millionnaire leva lentement la tête.) Nous n'avons rien retrouvé !

Mr. Queen les rejoignit quelques instants plus tard, poussant devant lui ses deux compagnons. Il n'ouvrit pas la bouche. Le grand-duc Ostrov arborait une expression de mépris majestueux et Madame Mephisto redressait d'un air furieux sa tête enturbannée. Joan était très pâle ; ses yeux se dirigèrent au milieu du terrain vers Roddy, et Paula s'aperçut qu'ils étaient pleins de larmes.

— Excusez-moi, je vous prie, dit brusquement Mr. Queen qui repartit à grandes enjambées.

Quand la première mi-temps s'acheva, le score était toujours 6 à 0 contre l'U.S.C. incapable de se dégager de la menace qui mettait ses buts en péril, immobilisée avec une implacable régularité par les shoots précis de Mr. Ostermoor. Il n'existe pas de défense contre un coup de pied bien ajusté.

Quand Mr. Queen réapparut, il épongeait son front moite et dit aimablement :

— À propos, Votre Altesse, je viens de me ressouvenir brusquement que dans une précédente incarnation votre nom, si je ne me trompe, était Batterson. Vous étiez l'ornement d'une vieille famille du Bronx. Est-ce que vous n'avez pas été impliqué dans un vol de bijoux ?

— Un vol de bijoux ! s'écria Joan qui, sans qu'on sût pourquoi, semblait soulagée.

Les yeux de Papa Wing se fixèrent froidement sur la barbe du grand-duc qui se mit tout à coup à trembler.

— Oui, je crois me rappeler, continua Mr. Queen, que le receleur a essayé de mettre Votre Altesse dans le bain en insinuant que vous serviez d'intermédiaire. Mais le jury n'a pas voulu retenir le témoignage d'un receleur et vous avez été acquitté. Je me souviens que vous étiez charmant au banc des accusés ; tout le monde se tordait.

— C'est un f... mensonge, dit le grand-duc d'une voix pâteuse, mais sans la moindre trace d'accent.

Ses dents brillaient comme celles d'un loup au milieu du buisson de sa barbe.

— Espèce de sale escroc..., commença Papa Wing, se levant à moitié de son siège.

— Pas encore, Mr. Wing, dit Mr. Queen.

— Jamais on ne m'a pareillement insultée..., commença Madame Mephisto.

— Quant à vous, Madame Lucadamo, dit Mr. Queen en s'inclinant, vous feriez mieux de tenir votre langue.

Paula dans une muette interrogation le poussa violemment du coude, mais il secoua la tête. Il semblait perplexe.

Personne ne dit rien jusqu'à ce qu'on approchât de la pause. Roddy Crockett fit une échappée qui fit gagner quarante-quatre yards à son camp. À la remise en jeu suivante, les joueurs étaient sur la ligne des vingt-six yards de la Caroline.

Le Papa Wing, debout, applaudissait de bon cœur. Gabby Huntswood lui-même criait d'une voix grinçante et fêlée :

— Hardis les Troyens !

— Bravo, Gabby ! dit Wing avec une ombre de sourire. C'est bien la première fois que je vois un match de football vous passionner.

Trois remises en jeu successives firent encore gagner onze yards aux Troyens. Ils arrivaient enfin à la ligne des quinze yards de leurs adversaires. La première mi-temps était presque achevée. Papa Wing, tout enrôlé, semblait avoir oublié le vol. Il eut un gémissement lorsque l'U.S.C. reperdit du terrain, Ostermoor s'échappant successivement à deux reprises. Tout à coup, alors que le ballon était sur la ligne des vingt-deux yards de l'équipe de Caroline et qu'il ne restait plus que le temps d'une remise en jeu, Roddy shoota droit entre les buts adverses. Le sifflet de l'arbitre annonça la mi-temps : Caroline, 6 – U.S.C., 3.

Papa Wing retomba sur sa chaise en s'épongeant le front.

— Il faudra faire mieux que ça ! Ce fichu Ostermoor ! Qu'arrive-t-il à Roddy ?

Pendant la pause, Mr. Queen, qui n'accordait guère d'attention au match, murmura :

— À propos, Madame Mephisto, j'ai beaucoup entendu vanter vos

dons uniques de clairvoyance. Comme nous n'arrivons pas à retrouver les saphirs par des moyens naturels, nous pourrions peut-être recourir aux autres ?

Madame Mephisto lui jeta un regard furieux.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter !

— Un don comme le vôtre n'a pas besoin de conditions particulières, répliqua-t-il en souriant.

— L'atmosphère est bien peu propice...

— Allons, allons, Madame ! Vous ne renonceriez tout de même pas à la chance d'éviter à votre hôte une perte de cent mille dollars.

Papa Wing dévisagea la femme avec une soudaine curiosité.

Madame Mephisto ferma les yeux et porta ses longs doigts à ses tempes.

— Je vois..., murmura-t-elle, je vois un grand écrin... oui... il est fermé..., mais il fait sombre... très sombre... oui... il est dans un endroit obscur... (Elle laissa retomber ses mains avec un soupir et ses paupières bistrées s'ouvrirent.) Je regrette... Je ne vois plus rien.

— L'écrin est, en effet, dans un endroit obscur, dit sèchement Mr. Queen. Il est dans ma poche !

À la profonde surprise, il tira de sa poche l'écrin du millionnaire.

Mr. Queen pressa sur le bouton. Avec un claquement, l'écrin s'ouvrit.

— Malheureusement, il est vide, remarqua-t-il tristement. Je l'ai retrouvé dans un coin du vestiaire.

Joan se recula, en serrant si fort un petit ballon mascotte qu'il éclata. Le millionnaire regardait pétrifié les fanfares qui défilaient sur le terrain.

— Voyez-vous, dit Mr. Queen, le voleur a caché les saphirs quelque part et a laissé l'écrin dans le vestiaire. Tous, nous nous y trouvions. La question est donc celle-ci : Où le voleur a-t-il caché les pierres ?

— Pardonnez-moi, dit le grand-duc, mais il me semble que le vol a été commis dans l'auto, après que Mr. Wing eut remis l'écrin dans sa poche. Peut-être les saphirs sont-ils cachés dans l'auto ?

— Alors, dans le vestiaire ! s'écria Paula.

— Non, j'ai cherché là aussi. Sur le plancher, au plafond, dans les meubles, dans les placards, dans les vêtements, partout. Les saphirs n'y sont pas.

— Le voleur n'aurait pas eu la sottise de les laisser tomber entre le vestiaire et la tribune, dit pensivement Paula. Il avait peut-être un complice...

— Pour avoir un complice, il faut savoir à l'avance qu'on va commettre un crime, dit Mr. Queen d'une voix lasse. Et pour savoir cela, il faut savoir qu'il y a un crime à commettre. Mr. Wing était le seul à savoir qu'il voulait prendre les saphirs avec lui aujourd'hui...

N'est-ce pas, Mr. Wing ?

— Oui, dit le Papa Wing. À part Roddy. Oui, le seul.

— Attendez ! s'écria Joan fiévreusement. Je sais à quoi vous pensez tous. Vous pensez que Roddy a... a quelque chose à voir là-dedans. Je m'en aperçois bien. Oui, Papa, même toi, tu le penses. Mais ne comprenez-vous pas que c'est absurde ? Pourquoi Roddy volerait-il quelque chose qui, de toute façon, lui appartiendra ? Je ne veux pas que vous pensiez que Roddy est un voleur !

— Mais je n'ai rien dit, dit faiblement Papa Wing.

— Nous sommes donc bien d'accord, dit Mr. Queen. Il n'a pu y avoir préméditation, ni complice. Entre parenthèses, les saphirs ne sont pas dans l'écrit. J'ai vérifié.

— Enfin, c'est ridicule, s'écria Joan. Oh ! ce n'est pas pour les saphirs, si beaux qu'ils soient. Papa peut en acheter d'autres. Mais c'est tellement dégoûtant ! C'est justement l'adresse du vol qui le rend dégoûtant.

— Les criminels ont, en général, assez peu de scrupules, dit Mr. Queen. C'est la réussite de leur crime qui les intéresse. Mais il y a un fait : le criminel a caché les bijoux quelque part. L'endroit où il les a cachés est la chose essentielle, parce que la réussite du vol dépend de la simplicité de cet endroit et des facilités d'accès ultérieures qu'il présente. Il est donc évident que le voleur a caché les saphirs à un endroit où on ne les découvrira pas facilement, où il est peu probable qu'on les retrouve, même par accident, mais d'où lui les enlèvera à loisir et sans danger.

— Mais, sapristi ! dit Paula exaspérée, ils ne sont pas dans l'auto, ils ne sont pas dans le vestiaire, ils ne sont pas sur nous, ils ne sont pas dans cette loge, et il n'y a pas de complice... C'est impossible.

— Non, murmura Mr. Queen, ce n'est pas impossible, puisqu'on l'a fait. Mais comment ? Comment ?

Les Troyens passaient à l'attaque. Ils se rapprochaient lentement mais sûrement de la ligne de but des Spartiates. Mais dans la zone des vingt et un yards, l'attaque s'embourba. Le diabolique Mr. Ostermoor, qui paraissait doué du don d'ubiquité, intercepta une passe à la troisième remise en jeu, à huit mètres de ses buts ; il envoya le ballon à cinquante mètres et l'U.S.C., une fois de plus, ne put marquer.

La deuxième moitié de la seconde mi-temps commençait sans changement dans le score. La foule commençait à se dire qu'elle assistait à la première défaite des Troyens au Rose Bowl. On sentait qu'elle s'en persuadait. Les blessures, la fatigue avaient épuisé l'équipe troyenne ; elle perdait courage et jouait en vaincue.

— Mais quand va-t-il s'y mettre ? murmura Papa Wing. Sa fameuse

tactique !

Sa voix s'éleva jusqu'au rugissement : « Roddy, Roddy, vas-y ! ».

Les Troyens rassemblant leurs dernières forces attaquèrent avec l'énergie du désespoir. L'équipe de Caroline perdait du terrain, mais se défendait pied à pied. Les deux équipes essayèrent un duel de passes, mais Ostermoor et Roddy s'équilibraient si bien qu'aucun camp n'en retira d'avantage marqué.

Les Troyens se mirent alors à jouer le tout pour le tout, sans craindre les risques. Une passe longue – réussie –, une autre...

— Roddy s'y met !

Oubliant les saphirs, Papa Wing s'enrouait à force de hurler ; Gabby vociférait des encouragements aigus ; Joan trépignait ; le grand-duc et Madame Mephisto manifestaient un intérêt poli ; même Paula se sentait gagnée par l'énervement collectif.

Mr. Queen, lui, restait assis, les sourcils froncés ; il pensait de toutes ses forces, comme si ç'avait été un exercice nouveau pour lui.

Les Troyens, luttant avec acharnement, se rapprochaient de plus en plus des buts ennemis ; les Spartiates résistaient farouchement mais perdaient du terrain ; ils n'arrivaient plus à reprendre possession du ballon.

Sur la ligne des dix-neuf yards de la Caroline, il y eut une remise en jeu. Il ne restait plus que quelques minutes à jouer.

— Roddy, shoote ! shoote donc ! hurla Papa Wing.

Les Spartiates tinrent bon à la première mêlée.

Ils reculèrent d'un mètre à la suivante. À la troisième, tandis que l'aiguille inexorable de la grande pendule s'approchait de l'heure, l'ailier de gauche Spartiate s'échappa à travers la défense troyenne et gagna six mètres à son camp. Plus que quelques secondes de jeu, et le ballon était sur la ligne des vingt-quatre yards de la Caroline.

— S'ils ne marquent pas à la prochaine remise en jeu, ils sont fichus, hurla Papa Wing. Les Spartiates vont avoir le ballon et ils le garderont. Roddy, rugit-il, le coup du shoot !

Comme si Roddy avait pu entendre cette voix désespérée, le ballon fut saisi au vol par un arrière troyen qui eut le temps de le tenir sur le sol, tout prêt pour Roddy qui prit son élan comme pour shooter, mais arrivé sur le ballon, s'en empara et fonça en direction des buts spartiates.

— Ça a pris ! hurla Papa Wing. Ils s'attendaient à un shoot pour égaliser... Ça a pris ! Vas-y, Roddy !

Les joueurs de l'U.S.C. se déployèrent, marquant leurs adversaires avec une précision démoniaque. L'équipe de Caroline était prise complètement au dépourvu. Roddy se faufila, en faisant des crochets, au milieu de leur défense stupéfaite et s'abattit sur la ligne de but à l'instant précis où le sifflet de l'arbitre annonçait la fin du match.

— Nous avons gagné ! Nous avons gagné ! croassait Gabby, exécutant une danse guerrière.

— Hourra ! hurlait Papa Wing, embrassant Joan, embrassant Paula et s'arrêtant de justesse à Madame Mephisto.

Mr. Queen leva la tête. Son froncement de sourcils avait disparu. Il paraissait paisible et heureux.

— Qui a gagné ? demanda-t-il aimablement.

Personne ne répondit. Se débattant au milieu d'un groupe enthousiaste, Roddy arrivait au pas de course vers les tribunes. Il courut vers la loge et lança quelque chose dans les mains de Papa Wing. Presque toute l'équipe troyenne l'entourait.

— Le voilà, Papa ! haleta-t-il. Voilà ce brave ballon ! Ça en fera un de plus pour votre collection et un beau ! Joan !

— Oh ! Roddy !

— Mon petit ! commença Papa Wing, emporté par l'émotion, mais il n'alla pas plus loin et serra le ballon boueux sur son cœur.

Roddy, en riant, embrassa Joan et s'écria :

— Faites-moi penser que j'ai pris rendez-vous avec vous ce soir pour notre mariage !

Il s'élança vers le vestiaire, suivi d'une foule hurlante.

— Hum ! Hum ! toussota Mr. Queen. Mr. Wing, je crois que nous sommes en mesure d'aplanir vos petites difficultés.

— Hein ? dit Papa Wing contemplant avec amour son ballon crotté. Ah ! oui. (Ses épaules se voûtèrent.) Je pense qu'il va falloir prévenir la police, dit-il d'un air las.

— J'ai tendance à croire cette démarche inutile, pour le moment tout au moins, dit Mr. Queen. Permettez-moi de vous parler en paraboles. Jadis, dit-on, la ville de Troie était assiégée par les Grecs, mais elle se défendait bien ; si bien même que les Grecs, qui étaient des malins, comprirent que seule la ruse permettrait de s'introduire dans la place. L'un des Grecs conçut donc un plan ingénieux, basé sur une espèce très particulière de stratagème, dont le principe consistait à faire faire aux Troyens ce précisément que les Grecs n'avaient pu faire eux-mêmes. Vous vous souvenez, en effet, que les Grecs ne parvinrent à leurs fins que parce que les Troyens, ne pouvant résister à leur curiosité et trompés par un faux départ de leurs ennemis, introduisirent de leurs propres mains un cheval de bois à l'intérieur de leurs remparts. Mais voilà qu'au milieu de la nuit, pendant que les Troyens dormaient, les Grecs cachés dans le cheval en surgirent et... vous connaissez la suite. Les Grecs n'étaient pas bêtes. Voulez-vous me passer ce ballon, Mr. Wing ?

— Hein ? dit Papa Wing ahuri.

Toujours souriant, Mr. Queen le lui prit des mains, le dégonfla en dévissant la valve, délaça les lacets de cuir et secoua l'enveloppe

flasque au-dessus des mains tendues de Papa Wing... toc... toc... l'un après l'autre, les onze saphirs apparurent.

— Voyez-vous, murmura Mr. Queen, tandis que tout le monde médusé contemplait les pierres précieuses entre les mains tremblantes de Papa Wing, le voleur a subtilisé l'écrin dans la poche du pardessus de Mr. Wing pendant qu'il haranguait sa bien-aimée équipe au vestiaire. Le pardessus était posé sur une table, et la foule était telle que personne n'a vu le voleur se glisser furtivement vers la table, prendre l'écrin, le laisser tomber dans un coin après en avoir enlevé les saphirs et se faufiler jusqu'à l'autre table où était posé le ballon encore dégonflé dont on allait se servir pour le match.

Il l'a subrepticement délacé, a glissé les saphirs entre l'enveloppe de cuir et la vessie de caoutchouc, a remis les lacets et a abandonné le ballon dans l'état apparent où il l'avait trouvé. Pensez-y bien ! Pendant toute la durée du match, les onze saphirs étaient dans ce ballon. Une heure durant, on a donné des coups de pied dedans, on l'a lancé, porté, sali, bloqué, on se l'est arraché, on s'est battu pour l'avoir, on s'est assis dessus, couché dessus... et pendant tout ce temps-là, il dissimulait la rançon d'un roi.

— Comment savais-tu qu'ils étaient dedans ? s'écria Paula. Qui est le voleur, grand génie ?

Mr. Queen alluma modestement une cigarette.

— Voyez-vous, une fois éliminées toutes les cachettes évidentes, je me suis dit : le voleur est l'un de nous et il faut qu'il puisse avoir accès à sa cachette après le match. Je me suis alors rappelé une parabole et un fait. La parabole, je vous l'ai dite, le fait c'est qu'à la suite de chaque victoire des Troyens, on offre le ballon à Mr. Percy Squires Wing.

— Mais vous ne pensez tout de même pas..., commença Papa Wing stupéfait.

— Bien entendu, vous n'alliez pas vous voler vous-même, dit Mr. Queen en souriant. Vous comprenez donc bien qu'il fallait que le voleur fût quelqu'un qui pût tirer les mêmes avantages que vous du fait qu'on vous offre le ballon après la victoire ; quelqu'un qui savait qu'il y a deux façons de voler des bijoux : aller vers eux ou les faire venir à soi.

Je savais par conséquent que le voleur était l'homme qui, contre toute attente, en dépit de son caractère taciturne, faisait des prières désespérées pour la victoire des Troyens ; c'était l'homme qui savait que, si les Troyens gagnaient, ils offriraient aussitôt le ballon à Mr. Wing, l'homme qui avait misé sur les Troyens, l'homme qui savait bien que, le ballon étant offert à Mr. Wing, il pourrait, et pourrait seul, retirer les saphirs de leur cachette en toute sécurité, puisqu'il était le gardien des précieux trésors variés de Mr. Wing. Hé ! Votre Altesse,

attrapez donc ce vieux coquin... je veux dire Mr. Gabby Huntswood.

1 Le Saint-Cyr américain (*N. d. T.*).

2 Elisabeth Barrett, plus tard femme de Robert Browning.

Cf. *The Barretts of Wimpole Street*. Pièce traduite en français sous le titre de *Miss Ba.* (*N. d. T.*)

3 Le *Chlorosplenium aerug* est un champignon qui se développe sur les arbres humides et forme cette poussière verte qui adhère aux vêtements, etc.

Achevé d'imprimer en Europe
à Pössneck (Thuringe, Allemagne) en août 1995
pour le compte de E.J.L.
27, rue Cassette 75006 Paris
Dépôt légal août 1995
Diffusion France et étranger
Flammarion



Librio

10^{FF}
37-430

*Texte
intégral*

Ellery Queen

*Sous ce pseudonyme
se cachent deux cousins :
Frederic Dannay (1905-1982)
et Manfred B. Lee (1905-1971).
Ils ont dominé le roman policier
américain de 1930 à 1980.*

*Texte
intégral*



*Tel est pris qui croyait prendre !
Pour offrir à sa bien-aimée le collier
qui scellera leur amour,
le jeune Fiske choisit la demeure
du général Barrett,
où sont rassemblés quelques amis.
Au sommet d'un pignon rocheux,
entourée de falaises abruptes,
inaccessible et austère,
c'est une forteresse imprenable.*

*La belle Léone peut croire ses perles
à l'abri et son amour protégé.
Pourtant... Le voleur rôde
et s'empare du bijou.
Une fortune volatilisée !*

*Il faut agir ! Vite !
Ellery Queen n'a qu'une solution.
Subil et imparable,*

*le piège qu'il imagine se referme sur
celui qui se croyait plus malin...
La course au trésor est lancée !*

*Trois nouvelles aventures passionnantes
et pleines d'imprévu !*

Document Vloco

FB 0080
ISSN
12550337
ISBN
2-277-30080-2



9 782277 300809

*Texte
intégral*

Librio